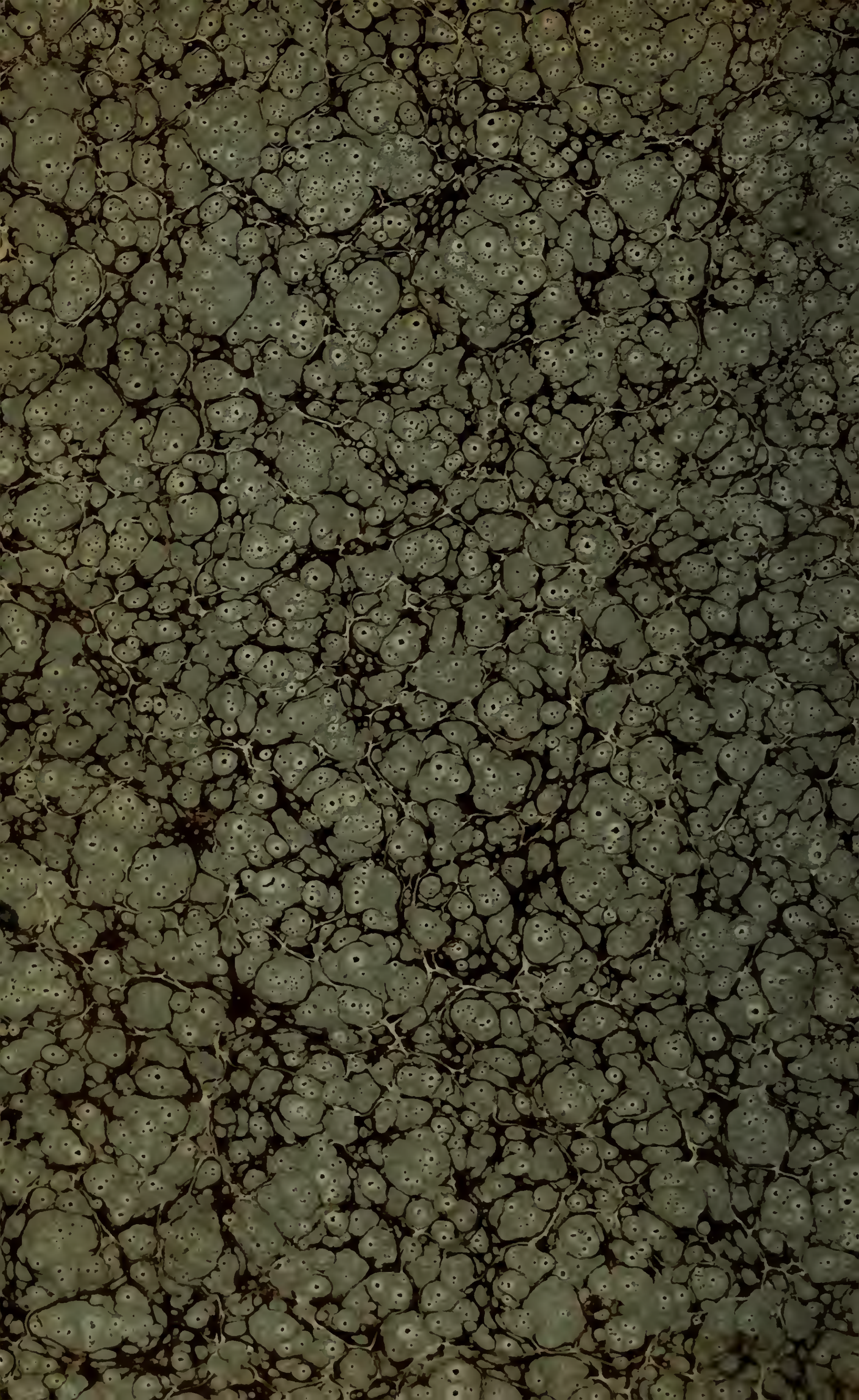




LES

# VIVEURS

DE PARIS.

# EN VENTE CHEZ BAUDRY, ÉDITEUR.

---

XAVIER DE MONTÉPIN.

---

# LES VIVEURS DE PARIS.

---

## UN ROI DE LA MODE.

2

PARIS,

BAUDRY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

De Paul de Kock, Alphonse Karr, Léon Gozlan, Mme la comtesse Dash, Dumas, Emm. Gonzalès, Mme Camille Bodin, Théophile Gautier, Méry, etc., etc.

32, RUE COQUILLIÈRE, 32.

Paris, Imp. de Paul Dupont,
r e de Grenelle-St-Honoré, 45.

## DEUXIÈME PARTIE.

( SUITE. )

---

# LES DÉBUTS D'UN VIVEUR.

( SUITE. )

# VI.

## LE SOUPER.

L'annonce que le souper était servi eut pour effet immédiat d'amener sur toutes les lèvres un joyeux sourire qui devait faire bien augurer de l'appétit des convives.

En moins d'une minute chacune de ces dames fut pourvue d'un cavalier, et les couples se dirigèrent avec empressement vers la salle à manger.

Albine avait pris le bras de Réné.

Maxime s'était fait le cavalier de cette Camille aux yeux trompeurs, dont, un instant auparavant, il disait tant de mal.

Chemin faisant il s'amusait à lui débiter des madrigaux parfumés qui la faisaient se pâmer d'aise, et des compliments à perte de vue qu'elle prenait pour argent comptant.

La salle à manger d'Albine était une charmante chose.

Pendant l'été une légère natte de paille indienne remplaçait le tapis.

Les trois fenêtres qui donnaient sur le jardin étaient largement ouvertes et l'air frais de la nuit arrivait jusqu'aux convives, à travers des stores de mousseline transparente.

Dans l'un des angles se trouvait une large conque de marbre blanc, de laquelle s'élançait un jet d'eau perpétuel qui ne contribuait pas peu à entretenir la fraîcheur de l'atmosphère.

Les bahuts et les verrines en bois de chêne sculpté d'un précieux travail, contenaient de l'argenterie fort belle et des

porcelaines de Sèvres d'une grande valeur.

Mais ce qui dans ce moment charmait le regard, bien plus que le luxe artistique et la richesse du mobilier, c'était l'aspect de la table elle-même.

Cette table était servie avec une somptuosité rare et avec des recherches gastronomiques qui recommandaient à tous les épicuriens le talent culinaire du cuisinier d'Albine.

Six candélabres d'argent, supportant chacun huit bougies allumées, répandaient dans l'appartement une clarté diurnale, jetaient leurs paillettes de feu sur les

profils de la vaisselle plate, et faisaient jaillir des myriades d'étincelles de chaque facette des cristaux.

Le vin de Champagne, décoiffé de ses bouchons argentés, achevait de se frapper de glace dans des rafraîchissoirs ciselés.

La liberté la plus complète présidait d'habitude aux réunions du genre de celle à laquelle nous faisons assister nos lecteurs.

Tous les convives se plaçaient à leur guise.

Chaque homme se donnait pour voisine sa préférée de la veille, sa favorite du jour, ou sa bien-aimée du lendemain.

Il en fut ce soir-là, comme de coutume,

Seulement Albine fit asseoir Maxime à sa gauche, Réné à sa droite, et, à côté de ce dernier, elle installa une petite personne d'une vingtaine d'années dont nous parlerons tout-à-l'heure.

Réné crut d'abord que cette petite personne était la nièce ou la fille dont M. de Bracy lui avait parlé.

Il se trompait.

Isoline, — tel était le nom de la future pécheresse —n'assistait jamais ni aux bals, ni aux soupers qui se donnaient chez sa tante prétendue.

Albine avait des raisons pour en agir anisi.

Ces raisons, nous les connaîtrons plus tard.

Le souper était à peine commencé que la maîtresse de la maison se pencha vers Maxime, son voisin de gauche, et lui dit à demi-voix :

— Eh! bien, mon cher comte, votre ami s'amuse-t-il ce soir ?...

— Vous savez bien, ma belle Albine,— répondit M. de Bracy,— que chez vous on s'amuse toujours...

— Ce n'est pas un compliment que je vous demande, — c'est une réponse...

— Eh ! bien, franchement, il est enchanté...

— Bien vrai ?...

— Oui, bien vrai.

— Il est charmant, ce jeune homme !... — quel âge a-t-il ?

—Vingt et un ans.

— Il a l'air d'un chérubin, — trois ou quatre de ces dames en sont déjà folles !... il fera des ravages à Paris, savez-vous !...

— Oh ! — dit Maxime, — je n'en doute pas...

— A-t-il une maîtresse ?

— Non, — il arrive.

—Depuis quand?

— Depuis deux jours.

— Au fait, il n'a pas eu le temps... — savez-vous s'il a remarqué quelqu'un ici, ce soir?...

— Vous n'avez pas le droit d'en douter...

— Ah! — et qui donc?...

— Je ne sais trop s'il est bienséant que je vous le dise...

— Pourquoi?...

—Parce que ce quelqu'un, c'est vous...

— répondit Maxime avec un sang-froid moqueur dont Albine fut complétement la dupe.

Elle se mit à minauder.

—Quelles folies me contez-vous là ?...— murmura-t-elle.

— Rien n'est plus sérieux, mon enfant...

— Vous savez bien que je ne suis pas libre...

— Oh ! — fit Maxime en souriant d'un air incrédule.

—Et d'ailleurs, — poursuivit Albine,—

si votre ami pensait ce que vous dites, il parlerait...

— Vous êtes imposante et il est timide... — encouragez-le et vous verrez...

— Perdez-vous la tête !...

— Vous savez bien qu'elle est solide, puisque vous n'avez pas pu me la faire perdre...

Albine se mit à rire.

— Parlons raison, — dit-elle.

— Volontiers.

— Vous voyez qui j'ai placé là, à côté de votre ami?...

— Blondette.

— Vous la connaissez ?

— Oui.

— Et qu'en pensez-vous ?...

— C'est une excellente petite fille.

— La pauvre enfant n'est pas très-heureuse, — elle a fait des bêtises, — un attachement de cœur !— un homme qui l'a plantée là ! — bref, un peu d'argent lui ferait grand plaisir en ce moment... — vous comprenez, une bagatelle, quelque chose comme un billet de mille francs...

— Eh ! bien ? — demanda Maxime.

— Verriez-vous un inconvénient quelconque à ce que votre baron éprouvât pour cette pauvre Blondette un caprice de quinze jours ? — argent à part elle est *toquée* de lui et elle est venue me supplier tout-à-l'heure de les mettre l'un à côté de l'autre au souper...

— Mais, mon enfant, — répondit Maxime, — je ne suis pas le tuteur du baron de Savenay, ainsi que vous paraissez le croire, et il est parfaitement libre de son cœur comme de sa bourse...

— Je l'entends bien ainsi, mais je vous connais, beau masque, et je sais quelle influence vous exercez sur tous ceux qui ont quelques rapports avec vous.

— Vous souhaitez que je n'empêche point Réné de venir en aide à votre protégée?...

— Oui.

— Eh! bien, je vous le promets et, s'il me demandait un conseil, je le lui donnerais dans votre sens... — êtes-vous contente?...

— Vous êtes charmant!... — embrassez-moi, mon cher comte.

Et, tout en parlant, Albine tendit sa joue à Maxime qui baisa le coin de ses lèvres.

Cette Blondette, de laquelle il vient d'être question entre deux de nos personna-

ges, était, nous le répétons, une jeune fille d'une vingtaine d'années.

Son nom de guerre (car *Blondette* en était un), lui venait de la nuance pâle et cendrée de ses cheveux.

Elle était belle et fraîche, d'une fraîcheur et d'une beauté bien réelles et de bon aloi, — ce qui fait que personne ne songeait à se ruiner pour elle.

Elle avait très-peu d'esprit, — un peu de cœur, —pas du tout d'orthographe et n'était pas, au moral, absolument corrompue.

Blondette exerçait d'ailleurs une sorte de profession.

Elle appartenait à l'Opéra en qualité de figurante de la danse.

Cela lui rapportait douze cents francs par an.

Réné lui avait plu à la première vue.

Cinq minutes après le commencement du souper elle était devenue folle de lui.

Et, avant qu'on eût apporté le second service, elle le lui avait dit!

Réné, du moins en apparence, avait reçu cet aveu comme un hommage qui lui était dû.

Mais, en réalité, la vanité lui était mon-

tée à la tête, et il se sentait tout bouffi d'orgueil et tout épanoui de joie.

Le roué prétendu redevenait enfant à vue d'œil.

§

Cependant les heures s'écoulaient, — le souper continuait, et, sans tourner absolument à l'orgie, il perdait peu à peu l'allure calme et discrète qui l'avait caractérisé d'abord.

Les vins généreux circulaient avec profusion.

Les mots lestes se répondaient et se croisaient.

La conversation se décolletait de plus en plus, — de bruyants éclats de rire et de longues salves d'applaudissements accueillaient au passage toute équivoque court-vêtue.

Maxime versait du vin de champagne à Albine.

Blondette remplissait à la fois son verre et celui de Réné.

Tous trois buvaient à qui mieux mieux.

Maxime riait sous cape en les regardant faire.

Albine se répétait que Réné était charmant et que Réné l'avait trouvée belle.

Et elle faisait au jeune homme toutes sortes d'innocentes agaceries.

Albine lui tenait la main gauche et lui marchait doucement sur le pied, tandis que Blondette l'embrassait toutes les trois minutes.

Il trouvait cela fort gentil.

Il pétillait comme une allumette entre deux feux et il s'abandonnait de plus en plus à la double ivresse du plaisir et du vin de Champagne.

Mais, peu à peu, ses lèvres s'alourdirent, ses yeux se fermèrent à demi.

Il essaya de lutter, ce fut vainement.

Il fit un inutile effort pour passer un de ses bras autour de la taille d'Albine, tandis que l'autre servait de ceinture à Blondette.

Sa tête se pencha et il s'endormit sur la table.

— Oh! — firent en même temps les deux femmes avec un peu de dépit. — Il dort!...

— Soyez indulgentes, — dit Maxime, — c'est son premier souper!...

— Et puis il est si jeune!... — appuya Albine d'un ton de bonhomie, — il n'a-

vait pas encore vu le feu, ce pauvre enfant...

— Mais il l'a vu maintenant, — répliqua Blondette, — son apprentissage est fait!...

Et la folle jeune fille, — grimpant sur une chaise et saisissant son verre, encore à moitié plein de vin de Champagne, en laissa tomber quelques gouttes sur la jolie tête de Réné, en s'écriant d'un ton solennel et avec un geste comique :

— Réné de Savenay, je te baptise viveur!...

# Le lendemain.

## VII.

### LE LENDEMAIN.

Ceux de nos lecteurs qui vivent en province et qui n'ont jamais connu que les saintes affections de la famille et les joies pures et douces du foyer domestique, ne doivent ajouter foi qu'avec peine à l'exac-

titude des mœurs étranges que nous mettons en scène et à la parfaite ressemblance des portraits que nous esquissons.

Qu'il nous soit permis d'aller au-devant de ces doutes, et d'emprunter à l'un de nos derniers romans (*les Oiseaux de nuit*) quelques lignes de justification.

Peut-être nous accuse-t-on, — disions-nous, — de ne peindre du monde que ses mauvais côtés et de charger notre palette de couleurs attristantes pour le regard et blessantes pour la pensée.

Ce reproche serait injuste.

Malheureusement !...

Nous disons : — *Malheureusement* ! et nous le disons à dessein.

Nous ferions en effet bien bon marché de notre amour-propre de peintre de mœurs, si quelqu'un parvenait à nous prouver que nous calomnions la société moderne et qu'elle est meilleure en réalité que nous ne la représentons dans nos livres.

Mais il n'en est point ainsi.

A défaut des qualités de style et d'intérêt qui nous manquent peut-être, nous possédons du moins l'incontestable mérite de voir beaucoup et de voir juste.

Tous les personnages qui peuplent no-

tre œuvre, — (fourmilière de Lilliputiens si l'on veut) — ont posé devant nous, et ce ne sont point des masques que nous crayonnons, ce sont des visages.

Les héros de nos romans sont microscopiques, soit, mais ils sont vivants.

On nous a bien souvent attaqué.

Nous ne nous sommes jamais défendu.

A quoi bon ?

Mais, plus d'une fois, les faits sont venus nous donner raison, à la barbe et à la moustache de nos détracteurs.

Ainsi, quand j'ai publié les *Chevaliers de Lansquenet*, que n'a-t-on pas dit?...

On a prétendu que jamais, au grand jamais, les salons de Paris n'avaient ouvert leurs portes à toute une bande de flibustiers, gentilshommes de contrebande pêchant en eau trouble sur les tapis verts les plus aristocratiques, et prenant à la glu de leurs manœuvres habiles toutes sortes de fils de famille, naïfs et bien rentés.

Et voilà que peu de jours avant le coup de tonnerre de 1848, au moment où les dernières feuilles des *Chevaliers du Lansquenet* sortaient, humides encore, des rouleaux de la presse, un aide-de-camp de prince royal était pris à Chantilly, les mains pleines de cartes biseautées et les poches gonflées d'or mal acquis, et voilà que de scan-

daleux procès venaient dérouler devant la police correctionnelle et devant la Cour d'assises des scènes qui semblaient être des chapitres empruntés à notre roman à peine éclos.

N'a-t-on pas prétendu, n'a-t-on pas écrit, au sujet des *Pécheresses*, — (*Pivoine — Mignonne — Brelan de dames*, etc...) — que j'avais entrepris la réhabilitation de la femme galante ?...

Et pourtant, Dieu le sait, si nous sommes miséricordieux pour la pauvre créature dont l'amour cause la chute, personne ne professe pour la femme qui se vend plus de mépris et moins d'indulgence !...

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé que le *Baron de Maubert*, l'un des sombres héros des *Confessions d'un Bohême*, du *vicomte Raphaël* et aussi des *Oiseaux de nuit* était un personnage de pure invention et que les moyens d'action par lesquels il retenait sous sa dépendance Raphaël, son pupille, n'avaient ni précédents ni analogie dans la vie réelle.

Et voici que la veille du jour où je faisais représenter au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame tiré des *Confessions d'un Bohême* et dont *Maubert* était le principal personnage (*le vol à la Duchesse*), des faits complétement identiques se dénouaient devant la Cour d'assises d'une ville de pro-

vince, et Théophile Gautier, le poète critique qui puise dans son talent incontestable et incontesté une rare bienveillance à l'endroit de toute œuvre étudiée consciencieusement, en faisait la remarque dans le feuilleton de la Presse.

Ce dont je le remercie ici, de tout mon cœur.

Bref, nous ne calomnions personne.

Nous regardons autour de nous et nous écrivons ensuite.

Ce n'est pas notre faute, après tout, si la société est gangrénée jusqu'à la moëlle des os.

Ce n'est pas notre faute si Paris est une ville infâme!

Ce n'est pas notre faute si avec l'argent on achète tout, même les consciences, même l'honneur, même l'amour!

Ce n'est pas notre faute si les mères vendent leurs filles!

Ce n'est par notre faute si la loi permet au mari de faire enregistrer sa femme sur les listes immondes de la prostitution et de s'enrichir des revenus de ce honteux trafic!...

O Paris, terrestre enfer, ville de toutes les débauches et de toutes les hontes, le feu du ciel un jour fera de toi ce qu'il a fait jadis de Gomorrhe et de Sodome!...

Et ce sera justice !...

Et l'on sèmera du sel sur la place où fut Paris!

. . . . . . . . . . . . . . .

Ceci étant dit pour la satisfaction de nos lecteurs, et surtout pour l'acquit de notre conscience, reprenons notre récit.

§

Le souper dont nous avons rapporté les incidents relatifs à nos principaux personnages, arriva à sa fin.

L'ivresse de Réné était profonde, et par conséquent son sommeil était lourd.

Nous savons déjà que Maxime avait donné l'ordre à son cocher de ne point venir le prendre.

Il envoya l'un des domestiques d'Albine chercher un de ces coupés de louage qui stationnent jusqu'au matin devant la porte du café Foy ou devant celle de la maison d'Or.

Ensuite, et à grand'peine, il réveilla Réné, qu'il emmena, ou plutôt qu'il emporta, jusqu'au véhicule qui les attendait.

Il l'installa dans le coupé, — il y prit

place à côté de lui et il enjoignit au cocher de toucher à l'hôtel des Princes.

C'est là, nous l'avons déjà dit, que monsieur de Savenay était descendu en arrivant à Paris.

Grâce aux soins empressés de deux des domestiques de l'hôtel, et sous la surveillance de Maxime, Réné fut déshabillé et roulé entre les draps de toile fine d'un excellent lit.

Maxime recommanda de lui préparer pour l'heure de son réveil une légère infusion de fleurs de tilleul.

Ensuite il regagna la rue Taitbout et il

se coucha vers les six heures et demie du matin.

Son sommeil dura jusqu'à deux heures de l'après midi.

Alors il envoya son valet de chambre prendre des nouvelles de Réné.

Le jeune homme allait bien, car il était sorti.

Et, chose singulière, il n'était point sorti seul mais en compagnie d'une très-jeune et très-jolie femme, laquelle avait fort insisté pour arriver jusqu'à lui et pour triompher de la résistance du vieux valet de chambre de Réné qui ne voulait point qu'on réveillât son maître.

— Quelle peut être cette femme? — se demanda Maxime.

Puis, au bout de trois minutes de réflexion, il se répondit :

— C'est Blondette!... — La chère enfant peut se vanter de n'avoir pas perdu une minute!... il faut qu'elle soit bien amoureuse de Réné, ou qu'elle ait terriblement besoin d'argent!...

Maxime ne se trompait pas.

C'était bien Blondette en effet.

Au milieu des épanchements du souper monsieur de Savenay avait donné son adresse à sa gentille voisine, et la jeune

pécheresse s'était décidée à lui rendre dès le lendemain une visite matinale, dans le but avoué de ne point laisser perdre pendant le jour le terrain qu'elle avait conquis, la nuit précédente, dans l'esprit et dans le cœur de Réné.

Nous ne saurions indiquer l'endroit où la folle enfant et le roué en herbe s'envolèrent, — nous ignorons quel fut le nid choisi par eux pour y cacher leurs promptes et fugitives amours, — toujours est-il que Réné ne parut, ce jour-là, ni à l'hôtel des Princes, ni à l'appartement de la rue Taitbout.

Le matin, — car il ne rentra que le lendemain matin à son domicile provi-

soire, — monsieur de Savenay trouva un billet de Maxime.

Ce billet avait été apporté la veille au soir.

Voici ce qu'il contenait :

« Si nulle autre occupation *plus agréable* ne vous retient, mon cher Réné, et si vous ne craignez point l'ennui de deux heures de tête-à-tête avec moi venez, demain matin, partager mon modeste déjeuner de garçon.

» A un homme de mon âge je parlerais d'un certain vin de Beaune de l'année de la comète et de quelques vieux flacons du

cru de Johannisberg, que monsieur de Metternich m'a fait, jadis, l'honneur de m'adresser. — Mais vous êtes trop jeune pour être gourmet.

» Aussi je vous dirai tout bonnement :
— Il y aura une bonne et franche amitié, — peut-être un peu de morale — et des cigares de la Havane, — très-secs.

» Je vous attendrai jusqu'à onze heures.

» Bien à vous,

» MAXIME DE BRACY. »

Réné regarda sa montre.

Elle indiquait dix heures cinq minutes.

Il se hâta de faire sa toilette et il courut à la rue Taitbout.

Onze heures sonnaient au moment où il échangeait une poignée de main avec Maxime.

— Vous avez profité de mes conseils d'avant-hier soir, mon cher Réné, — lui dit ce dernier en riant, — vous voici exact comme un créancier, car rien n'est plus exact qu'un créancier, du moins à ce que prétendent ceux de mes amis qui en ont...

— Ne me complimentez pas trop, monsieur le comte, — fit Réné, — j'ai bien failli ne point venir...

— Pourquoi donc?...

— Parce que votre billet ne m'a été remis qu'il y a trois-quarts d'heure...

— Si j'avais su l'adresse de Blondette, — répondit Maxime, — vous auriez reçu ce billet hier au soir...

Réné devint écarlate.

— Pourquoi diable rougissez-vous, mon cher enfant ? — reprit le comte, — Blondette est une fort jolie fille à laquelle je sais bon gré de ne vous avoir point fait languir... — il faudra vous montrer libéral avec cette petite qui aura été votre première distraction dans Paris... — je sais d'ailleurs, de science certaine, que la pauvre enfant n'est point heureuse et

qu'une centaine de louis lui seraient très-agréables...

— C'est fait, — répondit Réné, — et savez-vous, monsieur le comte, que cette chère fille a l'air de m'aimer beaucoup!...

—Qui en doute?...—demanda Maxime, — à l'heure qu'il est, elle doit être folle de vous et je ne serais nullement surpris qu'elle vous aimât quinze grands jours...

— Tant que cela!... — s'écria Réné en riant.

— Mon Dieu, oui, — tout autant!... — Blondette est une héroïne de constance et elle a déjà donné plusieurs exemples d'une fidélité aussi surprenante.

Les dernières paroles de Maxime produisirent évidemment sur Réné une impression désagréable.

Monsieur de Bracy s'en aperçut et il changea aussitôt de conversation.

— Avez-vous faim ? — demanda-t-il.

— Je crois que oui, — répondit Réné.

— Eh ! bien, allons nous mettre à table car le déjeuner est prêt, et voici qu'on nous ouvre les portes de la salle à manger.

# La morale de Maxime.

## VIII.

### LA MORALE DE MAXIME.

La salle à manger dans laquelle Maxime introduisit son hôte était un véritable chef-d'œuvre de luxe et de bon goût.

Une tenture de cuir de Cordoue, gauffré

et doré, recouvrait les murailles et, quand nous disons *cuir de Cordoue*, nous ne parlons nullement de quelqu'une de ces maladroites et économiques imitations, comme l'industrialisme moderne en fabrique à bon marché pour les gens qui veulent afficher les dehors d'une trompeuse élégance dont l'état de leur fortune les empêche de posséder la réalité.

Sur les dressoirs, qui dataient du règne de Henri III, était placée une fort belle argenterie de famille.

Deux ou trois pièces d'orfévrerie, d'un précieux travail et d'une valeur considérable, occupaient la place d'honneur.

On remarquait, entr'autres, une coupe

d'argent, ciselée par Benvenuto et donnée par le roi François Ier à l'un des ancêtres de Maxime.

Les voyages avaient rendu Réné connaisseur.

Il témoigna vivement toute l'admiration qu'il éprouvait en face de ces somptuosités.

Ensuite il se mit à table, et il fit preuve d'un juvenile et vigoureux appétit.

Le déjeuner s'acheva.

Maxime conduisit Réné dans un fumoir tendu de coutil gris, que rehaussaient des bandes de drap vert.

Un valet de pied plaça sur un guéridon un petit plateau d'argent supportant deux tasses de porcelaine du japon, une cafetière et un sucrier.

A côté de ce plateau il posa une cave à liqueurs, une boîte de cigares, une bougie enflammée et de petites allumettes en papier.

Il avança deux chauffeuses, l'une à droite et l'autre à gauche du guéridon.

Puis il se retira discrètement.

Maxime et Réné s'assirent.

Réné se trouvait dans cette disposition d'esprit joyeuse et souriante, qui suit d'ha-

bitude un excellent déjeuner amplement arrosé de vins généreux.

Maxime, au contraire, était évidemment sous le coup d'une préoccupation quelconque.

Depuis quelques instants il parlait peu et semblait soucieux.

Il remplit la tasse de Réné et la sienne.

Il alluma un cigare, et tandis que le jeune homme savourait à la fois avec une volupté évidente les produits de la Havane et ceux de Moka, il entama la conversation en ces termes :

— Mon cher, Réné...

— Monsieur le comte?...

— Avez-vous encore présents à l'esprit les termes du billet que je vous ai écrit hier au soir?...

— Mais, sans doute...

— Je vous promettais trois choses : — d'abord une cordiale réception... — êtes-vous content de la mienne?...

— Ah ! monsieur le comte, — répondit Réné en s'inclinant, — vous savez combien je suis touché et reconnaissant de votre exquise bienveillance...

— Je vous annonçais des cigares très-secs, — poursuivit Maxime, — vous êtes à même de juger si je vous ai tenu parole...

— Ils sont parfaits !... — dit le jeune homme en faisant tomber du bout du doigt la cendre blanche de son *Puros*.

— Et, enfin, — continua M. de Bracy avec un sourire, — je vous menaçais d'un peu de morale.

— Accomplirez-vous aussi cette menace ?... — demanda Réné.

— Pourquoi donc pas ?...

— Je n'y vois nul obstacle !... — s'écria le jeune homme, — moralisons tant qu'il vous plaira, monsieur le comte, — je sais que votre morale est facile !...

— Oh ! pas toujours...

— En vérité?

— Vous allez voir...

— J'attends de pied ferme, et, je l'avoue, sans trop d'inquiétude...

— D'abord, mon cher enfant, — fit Maxime, — il était convenu que vous débuteriez dans le monde sous mon patronage et j'avais pris l'engagement de vous métamorphoser en viveur...

— Sans doute.

— Eh! bien, depuis avant-hier, j'ai réfléchi...

— A quoi?

— Je me suis dit qu'il y avait mieux à faire de vous que de vous lancer au milieu d'un monde corrompu et gangréné, j'ai rêvé un plus noble usage de votre intelligence, de votre jeunesse, de votre force et de votre fortune, que de gaspiller tous ces trésors parmi des roués sans âme et des filles sans cœur et sans intelligence, et je me suis promis enfin que vous deviendriez un homme et non point un viveur...

Réné écoutait Maxime avec un étonnement profond, et cet étonnement croissait de parole en parole.

La stupeur se peignait sur sa physionomie.

— Me comprenez-vous ? — demanda Maxime.

— Pas beaucoup, — répondit le jeune homme.

— Je vais m'expliquer mieux, — voyons, que pensez-vous de ce monde dans lequel je vous ai introduit avant-hier ?...

— Ce que j'en pense ?

— Oui.

— Eh ! bien, je le trouve fort amusant !...

— Comment ! il ne vous inspire aucun sentiment de dégoût ?...

— Du dégoût ! et pourquoi donc? — s'écria Réné.

— Comment, votre cœur ne se révolte point à voir ces courtisanes fardées qui se vendent, non pas au plus offrant, mais à tout le monde, et qui n'ont pas même la pudeur ou l'habileté de se faire désirer trois jours !... — à voir ces pâles jeunes gens, fantômes dégénérés d'une aristocratie agonisante, — ces frêles héritiers de beaux noms qu'ils salissent et de grandes fortunes qu'ils dilapident honteusement !... — ces palefreniers titrés, — ces Lovelaces de mauvais lieux qui payent leurs chevaux et qui payent leurs maîtresses, — mènent à coups de cravache les uns comme les au-

tres et portent dans les boudoirs des senteurs d'écurie !... — à voir enfin ces vieillards méprisables et fous, — libertins hors d'âge, qui dégradent au milieu des orgies la dignité de leurs cheveux blancs !...

— Diable !... monsieur le comte, — fit Réné en souriant, — comme vous traitez vos amis !...

— Je les traite comme ils le méritent.

— N'êtes-vous pas un peu sévère ?..

— Je ne suis que strictement juste.

— Me permettez-vous de vous adresser une observation ?..

— Je vous permets de m'en adresser dix si vous le souhaitez...

— Cette aristocratie que vous attaquez si violemment, vous en faites partie ?..

— Oui.

— Ces hommes de plaisir à qui vous jetez la pierre, vous êtes des leurs?..

— C'est vrai.

— Ces habitudes et ces mœurs qui vous révoltent, ce sont les vôtres ?..

— Malheureusement.

— Il y a donc, ce me semble, un manque de logique absolu dans votre conduite

et dans vos discours, — il y a désaccord entre vos actes et vos paroles et vous pourriez, je crois, vous attribuer ces mots de je ne sais quel prédicateur d'autrefois : «*Faites ce que je dis et ne faites point ce que* »*je fais*... — En d'autres termes je trouve en vous deux hommes, l'un qui agit, l'autre qui parle... — Lequel des deux a raison et duquel des deux dois-je imiter l'exemple ou suivre les conseils ?..

Réné se tut.

Maxime l'avait écouté avec ce sourire à moitié railleur dont il avait l'habitude.

— Est-ce donc là que vous en vouliez venir, mon enfant?.. — demanda-t-il ensuite.

— Oui, — répondit Réné.

— Et vous n'avez rien à ajouter ?..

— Non.

— Eh bien, je vais vous répondre : — Le jugement que vous portez sur moi est spécieux, j'en conviens, mais il n'est pas juste, et je vous le prouverai tout-à-l'heure. — Vous vous dites qu'il y a désaccord entre mes actes et mes paroles, et vous me demandez s'il convient d'imiter mon exemple ou de suivre mes conseils?... — Le doute ne vous est point permis, mon enfant. — Vous savez à merveille que j'ai raison de parler comme je parle et que j'ai tort d'agir comme j'agis. — Donc il faut

écouter mes précepses, il faut les suivre, et repousser bien loin les dangereux exemples de ma conduite... — Vous êtes jeune, Réné, vous êtes plein d'avenir, et votre vie peut être belle si vous le voulez ; — de sages occupations et des plaisirs honnêtes en rempliront le cours et la rendront facile pour vous et pour les autres. — Vous êtes riche et vous ferez de votre fortune un noble et généreux emploi. — Puis, vous unirez votre sort à celui de quelque jeune fille, chaste et charmante, à qui vous offrirez votre premier, votre seul véritable amour. — Vous vous verrez renaître enfin dans des enfants, qui seront votre joie et votre gloire, et qui vivront comme vous aurez vécu, heureux et honorés...

— Un tel langage dans la bouche du comte de Bracy !... de celui qu'on a surnommé le *Roi des Viveurs* !...— murmura Réné.

— Cela vous étonne, je le comprends, — poursuivit Maxime, — mais savez-vous pourquoi je vous parle ainsi ? — C'est que je vous aime, Réné...— oui, je vous aime ! —C'est à peine si je vous connais,—je vous vois aujourd'hui pour la troisième fois peut-être, et cependant je sens pour vous au fond de mon cœur une étrange affection... Je ne puis vous considérer ni comme un étranger, ni comme un indifférent... Je ne puis laisser de gaîté de cœur votre barque insoucieuse se perdre dans un abî-

me dont je connais les profondeurs... — Depuis bien longtemps j'ai sondé le néant, j'ai expérimenté l'amertume de cette existence dont les trompeuses lueurs vous attirent... — Je remplis un devoir en vous criant : — Réné, n'allez pas là !... — là est le péril ! — là le cœur se vicie, — l'âme se corrompt,— le jugement se fausse, — l'intelligence s'éteint, — l'honneur se flétrit quelquefois... — et je veux vous préserver de tout cela, Réné, comme j'en préserverais mon fils... si j'avais un fils et s'il vous ressemblait !...

Maxime prononça ces dernières paroles avec une émotion qu'il ne cherchait point à cacher.

Il attachait sur Réné un regard attendri et pénétrant pour voir si cette émotion qui débordait en lui commençait à gagner son jeune compagnon.

Mais Réné restait impassible.

A peine avait-il écouté les dernières phrases de Maxime.

Sa pensée était retournée auprès de Blondette.

Et de Blondette elle voltigeait aux blanches épaules d'Albine, — aux yeux lascifs de Camille, — au visage de madone d'Eugénie.

Réné souriait intérieurement à tous ces

mirages et il se promettait de changer prochainement ces visions charmantes en séduisantes réalités.

Maxime comprit qu'il avait affaire à une nature exceptionnelle et qu'il s'adressait à un cœur prématurément sec et vicié.

Cependant il résolut de tenter un dernier effort.

— Sans doute, mon enfant, — dit-il, — vous vous demandez comment il se fait qu'à mon âge, moi qui prêche si bien les autres, je reste plongé plus que jamais dans les ornières de cette existence dont je cherche à vous détourner?... — Eh! bien, cette vie,

Réné, cette vie qui vous paraît si brillante sans doute, je m'y suis jeté il y a bien longtemps, non point par goût mais pour m'étourdir sur des remords qui m'obsédaient ! — Je l'ai accepté comme expiation, — je la continue comme châtiment !

—Que voulez-vous dire ? — demanda Réné, dont ces quelques mots venaient d'exciter vivement la curiosité.

— Vous voulez le savoir !...

— Oui, si toutefois un pareil désir n'est point une indiscrétion, monsieur le comte.

— Eh ! bien mon enfant, soyez satisfait, — c'est l'histoire de ma jeunesse que je vais vous conter... — puisse l'expérience

de mes fautes vous profiter mieux qu'à moi et puissiez-vous frémir en apprenant par quel chemin terrible j'ai passé pour devenir un viveur!...

Réné remplit d'excellent Curaçao un verre de cristal de Bohême, — il alluma un nouveau cigarre et il écouta.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

# TROISIÈME PARTIE.

---

## UN CŒUR POUR DEUX AMOURS.

I.

DOMINIQUE.

—Ce récit que vous allez entendre, mon enfant,—commença Maxime en s'adressant à Réné, — je ne l'ai jamais fait à personne...

« Je vais rouvrir, en vous parlant, des blessures douloureuses à peine cicatrisées dans mon cœur et qui redeviendront saignantes comme dans les anciens jours...

» Mais, qu'importe ? — Oui, qu'importe, si j'atteins le but que je me propose... et je l'atteindrai, Réné, si vous m'écoutez avec une attention affectueuse et avec un esprit disposé à se laisser convaincre...

» Et ensuite, si vous le voulez, nous quitterons Paris tous les deux.

» J'abandonnerai, non-seulement sans regret mais encore avec un bonheur inouï, le théâtre de mes succès...

» Je laisserai les niais et les imbéciles

qui m'entourent se partager les débris de ma couronne de viveur et lutter entre eux pour conquérir quelques parcelles de cette folle célébrité qu'ils appelaient si sottement ma gloire...

. . . . . . . . . . . . . . .

» Et nous nous en irons ensemble mener une existence douce et calme sous les ombrages séculaires des charmilles de nos grands parcs, et respirer l'air vivifiant de notre vieille et belle province...

» Vous ne me répondez point, Réné !...

» Je lis dans vos regards que ma proposition n'est guère de votre goût !...

» Mais, patience !...

» Il serait trop habile ce médecin qui parviendrait à guérir un malade, avant même d'avoir expérimenté sur lui le remède auquel il se confie!...

. . . . . . . . . . . . . . .

» Donc, j'avais justement votre âge...— Vingt et un ans depuis quelques jours.

» Ceci nous reporte, comme vous voyez, à vingt-quatre ans en arrière.

» Depuis deux années j'avais achevé mes études classiques au collége de Besançon.

» Immédiatement après avoir terminé mon temps de philosophie, j'étais revenu vivre dans mon château de Bracy que

j'habitais seul avec des domestiques, car j'étais orphelin, — fils unique, — et c'est à peine si je conservais un lointain souvenir de mon père et de ma mère, morts pendant ma première enfance.

» Je n'avais jamais fait d'autre voyage que celui de Bracy à Besançon et de Besançon à Bracy. — Je n'avais jamais connu que mes camarades de collége.

» J'étais un provincial renforcé, — un être insociable, — débraillé dans mes allures, — négligé dans mon costume, et sauvage comme un jeune loup.

» Je passais dans mes terres toute l'an-

née, — hiver comme été, — et je vous affirme que je ne songeais guère à en sortir et qu'on m'aurait bien étonné en me disant que je quitterais un jour la vieille demeure de mes ancêtres pour aller conquérir à Paris le sceptre de la mode.

» Mon château de Bracy est situé à quelques lieues au-delà de Pontarlier, dans ces montagnes du Jura qui touchent à la Suisse et qui en rappellent les plus beaux sites.

» C'est, en effet, la même nature sauvage, la même végétation grandiose.

» Ce sont des rochers, — de hautes montagnes, — sur la croupe desquelles s'é-

chelonnent des forêts, de chênes à la base, de frênes et de bouleaux au milieu, de sapins plus haut.

» Aux approches de l'hiver cet amphithéâtre se revêt d'une triple couleur, — teintes rougeâtres et brunes, — verdure argentée et jaunissante, — enfin vert sombre et presque noir.

» Cette contrée, à propos de laquelle, mon enfant, j'entre avec vous dans quelques détails dont vous ne tarderez point à comprendre la nécessité, est chère aux paysagistes.

» On les rencontre de loin en loin (tant que durent les beaux jours de l'été et de

l'automne), coiffés de larges chapeaux de paille, — la boîte de couleurs, le parasol et le pliant sur le dos, — le bâton ferré à la main, — tantôt gravissant des cîmes escarpées,— tantôt esquissant, —ici quelques rochers d'une forme hardie et pittoresque, — là un tronc d'arbre blanchi par le temps, rongé par la mousse et les lichens, et brisé par la foudre dans sa partie supérieure.

» Excepté ces peintres nomades, les étrangers ignorent généralement le chemin des solitudes du Jura, et dans les profondeurs de ces montagnes vivent des populations ignorantes de tout ce qui se passe autour d'elles hors de leurs forêts.

» Du moins, cela était ainsi il y a vingt-cinq ans, c'est-à-dire à l'époque où se passèrent les faits que je vais vous raconter.

» Et, à moins toutefois que je ne me trompe étrangement, il doit encore en être de même aujourd'hui.

» Le château de Bracy s'élève à mi-côte, sur la déclivité d'une montagne assez élevée.

» Une forêt de sapins le domine.

» Une profonde vallée se creuse à ses pieds.

» Bracy est une sombre et grandiose habitation, bâtie il y a quatre cents ans et

qui a conservé le cachet de son époque.

» On dirait un de ces châteaux quasi fantastiques dans lesquels les romanciers modernes aiment à encadrer d'étranges aventures.

» A quoi occuper sa vie, au fond d'une province et quand on a vingt et un ans, si ce n'est à chasser, à boire ou à faire l'amour.

» Or, j'étais sobre comme un anachorète.

» Je ne pensais pas plus à l'amour qu'un enfant de douze ans, bien naïf et bien candide.

» C'est à peine si j'avais compris, en traduisant *l'Eneïde*, le chaleureux épisode des amours de Didon et d'Enée.

» En revanche je chassais avec acharnement, — je chassais sans trève ni relâche, — je chassais jour et nuit.

» Oui, jour et nuit, — car, souvent, après avoir couru un renard ou un sanglier toute la journée, je reprenais mon fusil le soir et je m'en allais à l'affut.

» Vous m'avez dit je crois, Réné, que vous aimiez la chasse?...

— Oui, monsieur le comte, — répondit le jeune homme, — je l'aime, et très-passionnément je vous assure...

— Alors, — poursuivit Maxime, — vous devez comprendre à merveille que malgré mon complet isolement, ma vie se passait le mieux du monde, — si j'avais quelques heures d'ennui, c'est seulement quand des séries de mauvais temps trop obstinés me condamnaient à ne pas mettre les pieds dehors...

» Et encore, dans ce dernier cas, les distractions ne me manquaient point. — je lisais et je relisais tous les ouvrages relatifs à la chasse qui se trouvaient dans la bibliothèque, et surtout le fameux *traité de la Vénerie*, par messire *Jacques du Fouilloux, gentilhomme Poitevin.*

» Le soir, je ne dédaignais point d'aller

passer une heure ou deux dans les cuisines.

» Je m'asseyais sous le manteau de la cheminée gigantesque dans laquelle se consumait un brasier de souches enflammées, — j'y fumais une pipe allemande et je causais avec mes piqueurs.

» Cette vie aurait pu durer toujours, — elle durerait sans doute encore aujourd'hui, sans un incident qui devait bouleverser ma destinée.

» C'était au mois de décembre.

» Une forte neige était tombée pendant trois ou quatre jours, puis la gelée était venue, — donnant une sorte de consis-

tance à la croûte molle qui couvrait le sol jusqu'à une hauteur de deux ou trois pieds.

» J'avais envoyé Dominique, un vieux piqueur qui me venait de mon père, reconnaître dans la montagne des *passées* de sanglier.

» Je l'attendais vers six heures du soir.

» A neuf heures il n'était point encore rentré.

» Je commençais à craindre qu'il ne lui fut arrivé quelqu'accident et je songeais à envoyer deux ou trois de mes gens à sa recherche quand on sonna à la grille du château.

» On courut ouvrir.

» C'était Dominique.

» Au moment de son arrivée je me trouvais dans les cuisines.

» Il entra.

La lumière d'un énorme candélabre de fer suspendu au manteau de la cheminée frappa en plein sur son visage tandis qu'il franchissait le seuil, et me fit voir qu'il était très-pâle.

» — Qu'est-ce que vous avez, Dominique? — m'écriai-je, — vous est-il arrivé quelque chose?...

» —A moi?—Non monsieur le comte,— me répondit-il.

» — A qui donc?

» — A ce pauvre François Nivet et à sa femme, qui demeurent un peu plus loin qu'Ollioles, à côté de *la Butte aux chèvres*...

» — Eh! bien, que leur est-il arrivé?...

» — Un malheur, monsieur le comte, — un épouvantable malheur! — rien que d'y penser, voyez-vous, c'est à vous donner la chair de poule...

» Ce début m'effraya.

» Je connaissais le vieux Dominique.

» Il avait la sensibilité tout aussi parche-

minée et racornie que l'épiderme, — il ne s'émouvait point pour une bagatelle et il fallait qu'il se fut passé quelque chose de bien terrible en effet pour le mettre dans un semblable état.

» — Quel est donc ce malheur?... — lui dis-je, — voyons Dominique, parlez...

» — Jean-François et sa femme avaient deux enfants, — poursuivit le piqueur, — deux petits enfants, beaux comme le jour, — un garçon et une fille, — l'un de quatre ans, — l'autre de six, — et ils les aimaient bien, — ils les aimaient comme de braves gens doivent aimer leurs marmots, c'est-à-dire de tout leur cœur...

» — Eh ! bien?... — demandais-je — eh ! bien?...

» — Eh ! bien, monsieur le comte, — répondit Dominique d'une voix sourde— Jean-François et sa femme, à l'heure qu'il est, n'ont plus d'enfants...

» — Oh ! mon Dieu !... et comment cela?...

» — Du petit garçon et de la petite fille, il ne reste rien !...— rien !...— pas même un morceau d'étoffe !... — pas même un lambeau de chair ensanglantée !...—il ont été dévorés !... dévorés tous les deux !...

» — Dévorés !... — m'écriai-je avec un frisson d'horreur.

» —Dévorés !... —répétèrent comme un écho lugubre tous mes gens qui s'étaient pressés autour de Dominique.

» Il y eut un instant de silence.

» Puis je demandai :

» — Les loups sont-ils donc féroces à ce point?...

» — Oh ! monsieur le comte, — répliqua le piqueur, — ce ne sont pas les loups qui ont fait ce malheur...

» — Qu'est-ce donc, alors?...

» — Ce sont les ours...

» — Les ours !... Est-ce bien sûr cela,

Dominique ?... — demandais-je avec un peu d'incrédulité.

» — Je les ai vu, monsieur le comte.

» Dominique n'avait jamais menti.

» Son affirmation levait tous mes doutes.

» La chose était donc désormais certaine, mais elle n'en restait pas moins fort étrange.

» Or, pour connaître les détails de cette épouvantable catastrophe, il ne s'agissait que d'interroger Dominique, et, puisqu'il avait vu, de lui demander ce qu'il avait vu.

» C'est ce que je fis aussitôt.

» Dominique sollicita la permission de boire avant toute chose un verre d'eau-de-vie, afin de rétablir un peu d'ordre dans ses idées.

» Il obtint cette permission, — il avala son petit verre.

» Puis il satisfit la curiosité haletante de ses auditeurs.

# Les ours.

## II.

### LES OURS.

Maxime continua en ces termes le récit commencé :

— Tous les gens de ma livrée, indistinctement, — fit-il, — entouraient le

vieux Dominique et formaient autour de lui un demi-cercle, ne laissant libre, par respect, que le côté où je me trouvais.

» — Monsieur le comte, — dit alors le piqueur en s'adressant à moi ainsi que le lui ordonnaient les convenances, — j'avais battu pendant toute la journée les bois de *la Souque* et *du Renty*, pour y relever les *passées* des sangliers sur la neige...

» Vers les trois heures, me trouvant de l'autre côté d'Ollioles, j'entrai dans la maison à Jean-François afin de m'y rafraîchir d'un verre de petit vin d'Arbois ou de piquette de l'Étoile...

» Jean-François me reçut en vieux ca-

marade, il jeta du bois sur le feu, il déboucha sa meilleure bouteille et, comme je me sentais en appétit, sa ménagère décrocha un jambon fumé, en coupa des tranches minces et les fit revenir dans la poële avec du beure, du sel, du poivre et des petits ognons coupés menus, menus...

En entendant ces détails futiles, Réné ne put s'empêcher de sourire.

— Vous pensez bien, mon enfant, que je me mourais d'impatience, — dit alors Maxime, — mais il fallait se résigner... — Dominique était verbeux et prolixe outre mesure dans ses narrations, — si on avait voulu le forcer à arriver droit au but

il aurait été impossible de tirer de lui une seule parole raisonnable.

» Je le laissai faire, et il poursuivit :

» — Donc nous étions assis, Jean-François et moi, — de chaque côté de la cheminée, — la fourchette et le verre à la main, et les pieds dans les cendres.

» Je lui racontais les belles chasses de feu monsieur le comte, votre père, (que Dieu veuille avoir son âme dans son saint Paradis !) et il m'écoutait avec toute l'attention dont la chose était digne.

Tout-à-coup il m'interrompit pour se tourner vers sa ménagère et lui demander :

» — Dis donc, Glaudine, je ne vois pas les enfants, sais-tu où ils sont?...

» — Oui, mon homme, — répondit-elle, — ils sont sur la route, devant la porte, — ils jouent avec de la neige, ils en bâtissent des châteaux et ils en font des boules, qu'ils se jettent...

» — Bon, — dit Jean-François, — qu'ils y restent, les pauvres petiots, il n'y a pas de danger...

» Et il ajouta, en se tournant vers moi :

» — Père Dominique, vous étiez en train de me raconter ce fameux coup double de feu monsieur le comte... vous savez bien, ce coup dont vous me faites le

récit chaque fois que nous nous voyons... et dont je ne me lasse jamais...

» Je repris mon histoire où je l'avais laissée.

» Il ne s'était point passé cinq minutes, quand un bruit soudain nous fit tressaillir...

» C'était un cri d'enfant, — un cri lointain déjà et qui s'interrompit avant d'être achevé.

» Glaudine lâcha la poële qu'elle tenait.

» Jean-François me regarda.

» Je regardai Jean-François, et aussi sa femme.

» Nous étions pâles tous les trois.

» Je m'élançai sur ma carabine.

» Mon compagnon saisit un couteau sur la table.

» Nous courûmes à la porte et nous jetâmes les yeux sur la route.

» Oh! monsieur le comte, quel spectacle!... — Quand je devrais vivre cent ans, je ne l'oublierais jamais!...

» Les enfants avaient disparu...

» Seulement, à soixante pas du seuil de la chaumière, on voyait du sang sur la neige, et deux ours gris de la plus grande

taille s'éloignaient en trottant, dans la direction du bois de la Chaise.

» Glaudine poussa un grand cri et tomba sans connaissance.

» A ce bruit l'un des ours se retourna à moitié, et nous pûmes voir qu'il tenait dans sa gueule le corps inanimé d'un enfant.

» Cette vue nous rendit un peu de courage.

» Peut-être était-il encore temps...

» C'était bien douteux, mais enfin ce *peut-être* suffisait pour nous donner la force de tout essayer.

» Jean-François prit son élan et se précipita à la poursuite des deux ours.

» J'en fis autant et je le suivis de mon mieux.

» Mais je suis vieux et il est jeune, — mes jambes ne valent plus aujourd'hui ce qu'elles ont valu autrefois...

» Je fus bien vite distancé.

» Seulement j'avais ma carabine et Jean-François n'avait qu'un couteau.

» Quand il me parut que je me trouvais à une petite portée de fusil, je m'arrêtai.

» J'épaulai soigneusement mon arme,

je visai à la tête et j'appuyai le doigt sur la détente.

» L'ours secoua vivement les oreilles ; mais il ne ralentit point son allure.

» Je l'avais touché derrrière l'oreille, — mais le moyen qu'une simple balle de plomb, lancée par une seule charge de poudre, égratigne un cuir pareil !...

» Jean-François bondissait sur la neige avec la vitesse et l'agilité d'un chamois...

» De seconde en seconde il se rapprochait davantage des deux ours.

» Enfin il dépassa celui qui venait le dernier, et, faisant volte face, il se jeta sur lui, le couteau levé.

» Ce fut un terrible moment, monsieur le comte !...

» Peut-être Jean-François allait-il sauver un de ses enfants...

» Mais, peut-être aussi, et c'était le plus probable, Jean-François était-il perdu !...

» Ni l'une ni l'autre de ces choses n'arriva.

» L'ours sembla dédaigner son adversaire...

» Le couteau mal aïguisé glissa sans l'entamer sur l'épaise fourure qui recouvrait le poitrail de la bête farouche, laquelle continua sa course, sans se détourner ni

à droite ni à gauche, et en renversant sur la neige Jean-François évanoui.

» Au bout d'un instant les deux ours disparaissaient dans la forêt.

» Je courus à Jean-François.

» Je le croyais mort.

» Son sang coulait de toute part.

» Il n'avait cependant pas grand mal, — l'ours, en passant sur lui, lui avait écorché la poitrine avec ses griffes, et le couteau, en se refermant, lui avait entaillé profondément trois des doigts de la main droite.

» Je relevai le corps et je le portai dans la maison.

» Je passai près d'une heure à faire revenir à eux-mêmes le mari et la femme...

» Enfin, j'en vins à bout, — ils ouvrirent les yeux, — ils se souvinrent de tout ce qui venait de se passer et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en pleurant...

» Jean-François ne s'apercevait seulement pas qu'il avait les doigts coupés et que le sang ruisselait de sa main...

» Je pleurais aussi et je n'entreprenais pas de consoler ces pauvres gens, car je sentais bien que c'était impossible et il me

semblait que la seule chose qui pouvait les soulager un peu, c'étaient les larmes...

» Il y avait entre eux de grands moments de silence,— et puis, tout-à-coup , Jean-François ou Glaudine se mettait à crier :

» — Oh ! mes enfants !... mes pauvres enfants bien aimés !...

» Et alors Jean-François agrandissait avec ses ongles les blessures de sa poitrine, et Glaudine s'arrachait les cheveux et se tordait les bras en désespérée...

» Je ne pouvais pas les laisser seuls dans un état pareil...

» J'allai chercher du monde à Ollioles

et j'amenai quelques braves gens auprès d'eux.

» Ensuite je me mis en route, pour revenir au château.

» Mais tout cela m'avait pris du temps, — la nuit était devenue très-noire et il ne fait pas bon marcher dans trois pieds de neige, surtout quand on n'y voit goutte... — Enfin, voilà, monsieur le comte, pourquoi je suis rentré si tard...

» Dominique se tut, — poursuivit Maxime.

» Pendant toute la dernière partie de son récit, personne n'avait eu seulement la pensée de l'interrompre.

» Chacun avait écouté, rempli de terreur et haletant d'une curiosité fiévreuse.

» Je n'étais pas moins ému et moins attentionné que les autres.

» Les moindres détails de l'épouvantable catastrophe se présentaient sans cesse à mon esprit et il me semblait que j'assistais réellement à ce drame lugubre.

» La nuit suivante, il me fut impossible de fermer l'œil, ou, si je m'endormais un instant, j'étais aussitôt poursuivi par la vision sanglante.

» Le lendemain, dès le point du jour, j'envoyai chercher Dominique.

» Le vieux piqueur ne se fit guère attendre.

» — Dominique, — lui demandai-je... — il n'y a pas habituellement d'ours dans nos cantons, n'est-ce pas?

» — Non, monsieur le comte...

» — Cependant on en voit quelquefois?...

» — Oui, monsieur le comte, mais c'est fort rare.

» — Dans quelles circonstances ont lieu ces exceptions?

» — Pendant des hivers excessivement longs et rigoureux, — les ours, alors, des-

cendent jusque bien avant dans les plaines...

» — D'où venaient, selon vous, ceux d'hier ?...

» — Ils venaient des hautes montagnes à une quinzaine de lieues d'ici...

» — Êtes-vous d'avis qu'ils y retournent, Dominique?... — demandai-je en le regardant.

» L'œil du vieux piqueur étincela.

» — Non ! de par tous les diables ! — s'écria-t-il, — si je puis les en empêcher !...

» — Oh ! à nous deux, — répondis-je, — nous en viendrons bien à bout !..

» — Que voulez-vous dire, monsieur le comte?..

» — Je veux dire, mon brave Dominique, que nous irons à la recherche de ces ours, que nous les traquerons et que nous les tuerons !...

» – Quoi !.. monsieur le comte s'exposerait?..

» — Parfaitement ! — Je n'ai chassé jusqu'à présent que de pauvres animaux inoffensifs, — je veux essayer d'un plaisir plus sérieux, – une chasse à l'ours !.. ce sera pour moi une fête...

» — Ah ! le fait est, — répondit Dominique, — que, si la chose est possible, j'aurai tout de même un rude plaisir à les massacrer, ces brigands-là !.. — il me semblera que je me venge !..

» — Croyez-vous, Dominique, que ces ours vont rester dans le pays ?..

» — Au moins quelques jours.

» — Pourrons-nous les retrouver ?

» — Dam ! en cherchant bien...

» — Seulement, il ne faut pas perdre de temps, n'est-ce pas ?..

» — Le moins possible, monsieur le comte.

» — Eh bien, n'en perdons pas du tout. — Avez-vous quelques notions sur la chasse à l'ours, Dominique ?

» — Oui, monsieur le comte.

» — Où les avez-vous acquises ?

» — Dans l'Oberland, où j'ai vu pratiquer cette chasse pendant ma jeunesse...

» — Voilà qui se trouve à merveille. — Nous utiliserons votre science...

» — Quand nous mettrons-nous en campagne, monsieur le comte ?

» — Dès demain.

» — Alors, je vais sortir aujourd'hui.

» — Pour quoi faire?

» — Pour tâcher de trouver la voie et de découvrir le repaire, — si j'en viens à bout ce sera une fameuse portion de la besogne faite, croyez-moi, monsieur le comte...

» — Dans combien de temps vous mettrez-vous en route, Dominique?

» — Le temps de manger un morceau et je boucle mes guêtres...

» — Eh bien, vous m'attendrez pour partir. — Je veux aller avec vous, — je serai prêt dans une demi-heure...

» Dominique s'inclina et sortit.

# Les fusils de chasse.

## III.

### LES FUSILS DE CHASSE.

Maxime interrompit son récit pour demander à Réné en souriant :

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Réné, que mon Odyssée commence

un peu comme un article du journal des chasseurs ?..

— Tout ce que je sais, — répondit monsieur de Savenay, — c'est que votre Odyssée, comme vous dites, m'intéresse au plus haut point...

— Si c'est là votre pensée sincère, tant mieux, — si au contraire vous me faites un compliment, merci... — Quoi qu'il en soit, je continue...

Et Maxime poursuivit en effet :

— Je tenais beaucoup, — dit-il, — à ne point me mettre en retard, — je déjeunai donc en toute hâte d'un morceau de viande

froide et de deux ou trois verres de vin de Madère.

» Puis je remontai dans mon appartement et je revêtis mon costume de chasse.

» Ce costume n'avait rien d'élégant.

» Il ne me faisait guère ressembler à ces petits messieurs que représentent les gravures des journaux de modes, et qui partent pour la chasse, la carnassière au dos et le fusil sur l'épaule, gantés de paille et chaussés de vernis, comme de véritables promeneurs du boulevard des Italiens.

» Mon costume, à moi, consistait en une paire de souliers à fortes semelles garnies de grosses têtes de clous, — en un panta-

lon de coutil écru, sur lequel s'ajustaient des guêtres de cuir souple montant jusqu'au dessus du genou.

» Une casquette de cuir bouilli à visière large, et une blouse d'une étoffe pareille à celle du pantalon, complétaient cette toilette, inélégante s'il en fut, mais très-commode pour gravir les montagnes et pour courir au milieu des taillis.

» Au moment où je venais d'accrocher la ceinture de ma blouse, on frappa légèrement à la porte.

» — Entrez ! — murmurai-je.

» Dominique parut.

» — Vous voyez que je suis prêt, — lui dis-je.

» — Oui, monsieur le comte, je vois cela...

» — Est-ce que vous me voulez quelque chose, Dominique ?...

» — Oui, monsieur le comte...

» — Quoi donc ?

» — Vous adresser une simple question...

» — Laquelle ?...

» Dominique, au lieu de me répondre, s'approcha d'un ratelier d'armes et se mit à l'examiner attentivement.

» — Eh bien, — demandai-je, — voyons, Dominique, cette question?...

» Le vieux piqueur désigna du doigt le ratelier d'armes.

» — Il y a là de bons fusils, — dit-il.

» — Sans doute.

» — Lequel prendra monsieur le comte aujourd'hui?..

» — Celui dont j'ai l'habitude de me servir.

» Dominique secoua la tête.

» — Il ne faut pas! — dit-il.

» — Pourquoi donc?

» — Parce que c'est une arme légère qui porte bien la balle quand il s'agit d'abattre un renard ou un chevreuil, mais qui ne vaut rien pour un ours...

» — Mais nous ne rencontrerons pas d'ours aujourd'hui, Dominique...

» — Qui sait ? — on trouve quelquefois ce qu'on ne cherche pas... — Pourquoi ne trouverions-nous point ce que nous allons chercher ?...

» — C'est juste ! — eh bien, mon vieux Dominique, vous connaissez tous ces fusils qui ont appartenu à mon père... — guidez-moi dans le choix que je dois faire...

» Un radieux sourire illumina le visage ridé et tanné du piqueur.

» Il prit au ratelier, sans hésiter, un fusil à deux coups, très-court, à canons d'acier tordus et brunis et qui provenait des fabriques anglaises.

» La monture en était excessivement simple.

» Jamais je n'en avais fait usage, jamais je n'en avais seulement essayé les batteries.

» Dominique attacha sur cette arme un regard attendri et dans lequel se lisait une vénération profonde.

» Je lui demandai si cette vue éveillait en lui quelques souvenirs.

» — C'était, — me répondit-il, — le fusil favori de feu monsieur le comte, votre père, quand il allait à quelque traque de sangliers. — Il n'a pas son pareil, voyez-vous, pour la justesse et pour la portée; — avec cela, pour peu que la poudre soit bonne, — le coup d'œil prompt, — et que la main ne tremble pas, l'on est sûr de son coup.

» — C'est bien, — lui répondis-je, — je m'en rapporte à vous.

» Je préparai ma poire à poudre, — je tirai de ma carnassière des balles et des

bourres, et je me disposai à charger l'arme que Dominique m'avait recommandée.

» Le vieux piqueur posa respectueusement ses doigts longs et maigres sur mon bras et m'arrêta dès le premier mouvement.

» Je le regardai.

» Il avait l'air stupide à force d'être étonné.

» — Eh bien? — demandai-je, — qu'y a-t-il donc?

» — Monsieur le comte, qu'allez-vous faire?... — s'écria-t-il.

» — Vous le voyez bien, charger mon fusil...

» — Avec ça ?.. — dit-il en prenant une balle et une bourre et en les faisant sauter dédaigneusement dans le creux de sa main.

» — Sans doute.

» Dominique secoua de nouveau la tête.

» — Il ne faut pas ! — répéta-t-il, ainsi qu'il l'avait fait un instant auparavant.

» — Alors, s'il ne faut pas mettre de balles dans mon fusil, — m'écriai-je avec un commencement d'impatience, — qu'y faut-il mettre ?..

» — Ceci, — répondit Dominique en posant divers objets sur la table.

» Je regardai.

» Il y avait parmi ces objets de petites rondelles de cuir, — épaisses de deux lignes et de la largeur d'une bourre ordinaire. — Ces rondelles étaient graissées avec soin.

» Il y avait ensuite des lingots de fer, d'un pouce et demi de longueur, — aplatis à l'une de leurs extrémités et très-pointus de l'autre.

» — Il faut ça pour entamer la peau de l'ours... — me dit alors le vieux piqueur, — ça a le cuir si dur ces bêtes-là, voyez-

vous, qu'une balle de plomb ne les chatouille seulement pas...

» Je n'eus pas de peine à comprendre que Dominique devait être dans le vrai.

» — Comment avez-vous fait pour vous procurer ces lingots?.... — lui demandai-je.

» — Oh ! monsieur le comte, c'est bien simple ! — j'ai scié les dents d'un rateau de fer...

» — Excellente idée !..

» — Ce n'est pas à moi qu'en revient l'honneur ..

» — A qui donc ?

» — Les chasseurs d'ours font comme cela dans l'Oberland. — Je me suis souvenu de ce que j'avais vu, — voilà tout...

» —Faites-moi le plaisir, Dominique, de charger mon fusil vous-même...

» Dominique accepta cette mission avec une satisfaction évidente.

» Il s'assura d'abord que le canon était intérieurement bien sec et que rien n'obstruait la lumière.

» Il mit double charge de poudre et il employa, au lieu de bourre, une de ces rondelles de cuir dont je vous parlais tout-à-l'heure, — ensuite il glissa un lingot de fer dans chaque canon et, par-dessus ces

lingots, il enfonça une simple bourre de papier.

» — Voilà qui est fini, — me dit-il ensuite, — nous pouvons maintenant, monsieur le comte, nous mettre en route quand vous voudrez...

» Rien ne me retenait.

» Nous partîmes, en prévenant qu'il était possible que notre absence durât plusieurs jours.

» Naturellement nous devions aller tout d'abord à l'endroit où avait eu lieu l'épouvantable catastrophe de la veille.

» Nous nous dirigeâmes donc vers Ollio-

les, nous dépassâmes ce village et nous atteignîmes la maison de l'infortuné Jean-François.

» Cette maison était fermée.

» En apprenant le malheur qui avait frappé le paysan et sa femme, des parents qui demeuraient à quelques lieues de là étaient venus les chercher pour les emmener chez eux où ils devaient passer les premiers instants de leur deuil et de leur désespoir.

» Je me fis raconter de nouveau par Dominique, l'effrayante scène de la veille, sur le théâtre même où elle s'était accomplie.

» Un château de neige, commencé par les enfants, était encore intact et debout, — quelques boules de neige, pétries par de petites mains, semblaient prêtes à rouler.

» A côté des monuments fragiles de ces jeux qu'était venue interrompre la mort, il y avait du sang...

» Mon cœur bondissait dans ma poitrine et des larmes voilaient mes regards.

» J'allai plus loin et je retrouvai les traces de la lutte impuissante de Jean François contre la bête féroce.

» En cet endroit, la neige était foulée et toute rougie.

» Les pas d'hommes s'arrêtaient là.

» Dominique et moi, nous nous attachâmes alors à suivre la piste des ours.

» Jusqu'à la lisière du bois ce fut une tâche aisée.

» Leurs pieds larges et lourds avaient creusé dans la neige de profondes empreintes.

» Une fois dans la forêt les difficultés commencèrent.

» Çà et là de grands sapins, étendant sur un espace assez vaste leurs branchages touffus, n'avaient pas laissé un seul flocon de neige arriver jusqu'au sol.

» Là les empreintes disparaissaient.

» D'autant plus que les ours, — animaux remplis d'instinct comme chacun sait, — avaient eu grand soin de choisir partout les places nues,— soit pour s'éviter quelque fatigue, — soit pour dérouter les recherches.

» Ceci nous mettait dans un embarras continuel et nous perdions un temps énorme à chercher les traces disparues.

» Nous fîmes ainsi deux lieues, à peu près, à travers la forêt.

» Je commençais à me sentir un peu fatigué et j'avais faim.

» Je m'assis avec Dominique au pied

d'un sapin gigantesque et je dis au vieux piqueur de tirer de son sac les provisions qu'il avait apportées.

» Il obéit, et nous fîmes honneur, je vous jure, à ce repas improvisé.

» — Vont-ils nous mener loin, comme cela, ces animaux damnés?... — m'écriai-je tout d'un coup.

» — Dam ! monsieur le comte, on ne sait pas !.. — répondit Dominique d'un ton calme.

» — Je donnerais beaucoup pour nous trouver à l'instant même face à face avec eux !..

» — Si cela nous arrivait, monsieur le

comte, n'oubliez pas ce que je vais vous dire...

» — J'écoute.

» — Ne tirez jamais de loin, — attendez que l'animal vienne à vous, — saisissez le moment où se dressant sur ses pieds de derrière et étendant les bras pour vous saisir et vous étouffer il ouvrira la gueule, et alors prenez hardiment pour point de mire l'intérieur même de cette gueule et faites feu de vos deux coups. — Si votre main n'a pas tremblé, monsieur le comte, l'ours est perdu !...

» — Je me souviendrai de ce bon conseil, Dominique... — répondis-je au vieux piqueur.

» Et, comme notre repas était achevé, nous nous remîmes avec ardeur sur les traces que nous suivions.

# Fidèle.

## IV.

### FIDÈLE.

— Cette poursuite acharnée dura toute la journée, — continua M. de Bracy.

» A mesure que nous avancions dans la forêt, les difficultés augmentaient d'une

façon effrayante et presque décourageante.

» Nous marchions sur des pentes rapides où il n'y avait pas d'autre végétation que celle des sapins.

» Par conséquent les traces qui nous guidaient disparaissaient de plus en plus, et ce n'est souvent qu'après des détours de plus d'un quart de lieue que nous parvenions à les retrouver.

» Bref le soir arriva, et avec lui le crépuscule.

» Il ne fallait point songer à pousser plus loin nos recherches ce jour-là, d'autant plus que nous avions fait au moins sept ou

huit lieues et que nous nous sentions accablés de fatigue.

» Il s'agissait de trouver un asile pour la nuit.

» Je montai sur un sapin en me servant de ses branches comme des traverses d'une échelle et j'interrogeai l'horizon autour de nous.

» La chance se déclarait en notre faveur.

» Nous étions à peu près certains de ne point être forcés de passer la nuit à la belle étoile, — perspective peu séduisante par un froid de neuf ou dix degrés.

» Deux filets de fumée blanchâtre se dessinaient sur le ciel déjà sombre, — l'un à notre droite, — l'autre à notre gauche.

» Cette double fumée indiquait deux foyers, — par conséquent deux maisons, sans doute hospitalières.

» Celle de droite me semblait la plus rapprochée de nous.

» C'est donc du côté droit que nous nous dirigeâmes.

» En moins d'une demi-heure nous touchions au but, c'est-à-dire que nous atteignions le seuil d'une humble cabane de bûcherons.

» La porte était ouverte.

» Un grand feu pétillait dans l'âtre et nous réjouit la vue.

» Nous entrâmes.

» Le bûcheron et sa femme étaient de braves gens qui nous reçurent de leur mieux.

» Leur extrême pauvreté ne les empêcha point de nous servir un repas qui sans doute en raison de mon grand appétit me parut splendide, et qui réellement ne manquait pas de délicatesse, ainsi que vous allez en juger.

» C'était d'abord du pain de seigle, un peu noir mais d'un goût exquis, — des pommes de terre cuites sous la cendre, —

un coq de bruyères rôti, et de petites truites pêchées dans un torrent qui traversait la montagne.

» Nous bûmes au lieu de vin une sorte de boisson aigrelette et mousseuse faite avec des fruits sauvages fermentés, et qui sans atteindre la saveur du vin de Bouzy rosé n'était vraiment pas désagréable.

» Aussitôt que mon appétit fut satisfait, je questionnai mon hôte au sujet des ours que nous poursuivions et je lui demandai s'il pouvait nous donner quelques renseignements sur leurs habitudes et sur leurs repaires.

» Je ne pouvais mieux m'adresser.

» — Ah ! oui, que je les connais !... — s'écria le bûcheron, — depuis plus d'un mois que ces bêtes enragées sont descendues des hautes montagnes et se sont établies à une lieue et demie d'ici !... — On en parle assez dans le pays, allez, et on en a assez peur !...

» — Ont-ils causé quelque ravage ?...

» — Ils ont dévoré un cheval, deux vaches et plusieurs moutons... — Ils vont et ils viennent, — ils sont tantôt à droite, tantôt à gauche, — puisque vous les avez suivis depuis Ollioles, il est plus que sûr qu'ils vont passer deux ou trois jours aux environs de leur tanière...

» — Savez-vous d'une façon positive quel est l'endroit où ils se retirent?...

» — Certainement, — c'est dans une caverne *la Dent-du-Chien* — tout à côté de *la Fosse-aux-Loups*...

» En ce moment Dominique se mêla à la conversation.

» — Ah! je sais, je sais... — fit-il, en agitant la tête de haut en bas, à plusieurs reprises, à peu près comme un magot Chinois.

» — Oui, mais moi je ne sais pas, — dis-je à mon tour — et je serais bien aise de savoir...

» Ceci s'adressait au bûcheron.

» Ce fut Dominique qui répondit :

» — Il faut vous dire, monsieur le comte, — commença-t-il — que je suis venu chasser bien des fois par ici, avec feu M. le comte, votre père, et que je connais pas mal le pays...

» — Eh ! bien ?...

» — Eh ! bien *la Dent-du-Chien* est un amas de rochers jetés pêle-mêle les uns sur les autres, et tout en haut desquels se voit une large pierre blanche qui, de loin, a la forme de la dent d'un jeune chien...

» — Et *la Fosse-aux-Loups ?* — demandai-je.

» — C'est un abîme immensement large et profond de plus de cent pieds. — Presque partout les bords en sont taillés à pic, — il est impossible qu'un homme y descende et les loups y font leur sabbat...

» Ces explications étaient très-suffisamment claires, — je n'insistai pas davantage et je demandai seulement à Dominique :

» — Saurez-vous aussi où est la grotte en question ?...

» — Oh ! pour cela non, — répondit le vieux piqueur.

» — Et vous ? — dis-je au bûcheron.

» — Oh ! moi, monsieur, je vous conduirais les yeux fermés.

» — Voudrez-vous nous servir de guide ?...

» — De tout mon cœur.

» — Alors, demain matin, nous tenterons l'aventure.

— Dam ! monsieur, ce sera quand il vous plaira...

» La soirée s'avançait.

» Dominique et moi nous nous jetâmes sur un lit de bruyères sèches qu'on étendit à notre intention dans un coin de la chaumière.

» Ce lit n'était point moëlleux, et cependant j'y dormis jusqu'au matin d'un

profond sommeil visité par des rêves de bon augure qui me firent voir la plus vaste salle du château de Bracy entièrement tapissée de peaux d'ours tués par moi.

» Au point du jour Dominique était sur pied.

» Il me toucha légèrememt l'épaule pour me réveiller et il me dit :

» — Monsieur le comte, il est grandement temps de nous mettre en marche ..

» Je m'étais couché tout habillé sur mon tas de bruyères, — je n'eus donc qu'à me dresser sur mes jambes pour être prêt à partir.

» Nous nous mîmes en route sous la direction du bûcheron.

» Le temps était froid, mais clair.

» Le givre se suspendait aux branches sombres des sapins et en faisait autant de girandoles étincelantes de cristaux.

» Nous suivîmes pendant trois quarts d'heure environ, un sentier large et bien entretenu.

» Au bout de ce temps nous passâmes devant une petite maison bâtie au milieu d'un grand enclos et qui, quoique bien simple et bien modeste, n'était point, à coup sûr, une demeure de paysans.

» Une muraille de quatre pieds de hauteur entourait le jardin et à travers les barreaux d'une grille on voyait une allée droite qui conduisait jusqu'à la porte de l'habitation.

» Au bruit de nos pas un chien noir des Abruzzes, de la plus haute taille, se dressa depuis l'intérieur contre les barreaux de cette grille et se mit à aboyer d'une voix formidable.

» — Tout beau, *Fidète* !... tout beau, mon ami !... — lui dit notre guide avec une intonation caressante.

» Le chien reconnut le bûcheron et,

cessant d'aboyer, se mit à bondir joyeusement.

» — Voilà un magnifique animal !... — m'écriai-je, — savez-vous s'il est à vendre ?

» Le bûcheron me regarda d'un air qui signifiait clairement que ce que je venais de dire était à ses yeux la plus lourde de toutes les bêtises.

» Il se mit ensuite à rire longuement et surtout bruyamment, et il ne me répondit point.

» Je voulais en avoir le cœur net.

» Je répétai ma question.

» — A vendre !... — s'écria-t-il enfin,

— *Fidèle*, à vendre !... mais, monsieur, vous n'y pensez pas !...

» — Pourquoi donc ?

» — Ah ! dam !... parce que...

» — Il me semble que tout peut s'acheter et qu'en offrant de ce chien un prix avantageux...

» Le bûcheron m'interrompit.

» — *Fidèle* est bien gros, — dit-il, — et il pèse lourd, je vous en réponds, — eh ! bien, vous en offririez son poids en or et même davantage, que vous ne *l'aureriez* pas...

» — Ah ! ça mais, on y tient donc beaucoup ?...

» — Si on y tient !... je le crois bien !... — Songez donc qu'à lui tout seul il défendrait la maison contre dix hommes et que sous sa garde ces dames dorment aussi tranquilles dans ce pays perdu que si elles se trouvaient au beau milieu d'un fort village.

» — Ces dames?... — demandai-je, — quelles dames?

» — Madame Simon et sa fille.

» Je fis une nouvelle question et je dis :

» — Qu'est-ce que c'est que madame Simon?...

» — Oh ! monsieur, une bien brave dame !... ça, on peut le dire ! — Elle est

veuve d'un sous-lieutenant de gendarmerie qui l'a laissée sans fortune et avec une *petiote demoiselle* qui était déjà belle comme le jour quand son père est mort il y a dix ans, et qui l'est devenue encore davantage depuis ce temps-là... — elle n'est pas riche du tout, madame Simon, tant s'en faut, puisqu'elle n'a pour tout bien que cette maison et une petite rente, et cependant elle trouve encore moyen de venir en aide à plus pauvre qu'elle...

» — Et madame Simon demeure là toute l'année?...

» — Oui, monsieur.

» — Et, toute seule?...

» — Oui, monsieur, c'est-à-dire avec sa fille, comme je vous le disais, — avec une domestique et avec *Fidèle*...

» — Trois femmes!... — m'écriai-je, — trois femmes, dans cette maison isolée, dans cette contrée déserte et par les longues nuits d'hiver!... — franchement ce sont trois héroïnes douées d'un courage surhumain!...

» — Oh! monsieur, — répondit le bûcheron qui ne partageait point absolument mon enthousiasme, — madame Simon ne fait que du bien à tout le monde et il n'y a personne dens le pays d'assez gueux pour lui vouloir du mal!... — d'ailleurs elle a

*Fidèle* et *Fidèle*, je vous l'ai déjà dit, vaut dix hommes !...

» La conversation en resta là.

» Les difficultés de la route que nous suivions commençaient à nécessiter toute notre attention.

» Un peu après avoir dépassé la maisonnette de laquelle je viens de vous parler, le chemin tournait à gauche.

» Nous avions continué à droite à travers la campagne, rencontrant à chaque pas des obstacles de toute nature.

» C'étaient des troncs de sapins brisés, — de grands quartiers de roche, — d'énormes fragments de granit.

» La neige recouvrait uniformément tous ces débris, les cachait à l'œil, en déguisait la forme et les rendait fort dangereux pour les gens qui s'aventuraient parmi eux.

» En certains endroits où une ride imperceptible se creusait dans la neige et où on croyait mettre le pied sur un terrain solide, on s'engloutissait tout-à-coup dans une cavité profonde de plusieurs pieds.

» C'était à se rompre le cou, et plutôt dix fois qu'une.

» Cependant nous avancions toujours, quoique bien lentement.

» Enfin nous vîmes se dresser au-dessus

de nos têtes le pic blanchâtre de *la Dent-du-Chien.*

» Nous étions sur le bord de *la Fosse-aux-Loups.*

# Catastrophe.

## V.

### CATASTROPHE.

« — Ainsi que me l'avait dit mon vieux Dominique, — continua M. de Bracy, — *la Fosse-aux-Loups* était un abîme de forme circulaire, très-large, et d'une incommensurable profondeur.

» Cette béante ouverture semblait avoir été creusée par le pied gigantesque d'un Titan menaçant le ciel.

» Presque partout ses parois se taillaient à pic dans le roc vif et dur.

» Çà et là, cependant, de maigres arbustes et des végétations appauvries croissaient aux flancs de ce roc.

» *La Fosse-aux-Loups*, comme ces fossés qui font partie des fortifications d'une ville de guerre, défendait les abords de *la Dent-du-Chien.*

» D'un seul côté, une sorte de sentier naturel, inégal, tortueux et semé de pierres gigantesques, conduisait à l'amon-

cellement de blocs granitiques dont je vous ai déjà parlé.

» Parmi ces blocs, et à demi-obstrués par des broussailles, se voyaient les orifices sombres de deux ou trois cavernes.

» C'est là, du moins s'il fallait ajouter foi aux dires du bûcheron, que les ours que nous poursuivions depuis la veille avaient élu provisoirement domicile.

» — Monsieur le comte, — me dit Dominique, — nous sommes arrivés...

» — Maintenant, — lui demandai-je, — n'allons-nous pas gravir ces rochers et fouiller ces cavernes ?

» — Non pas, — me répondit le piqueur, — ce serait affronter un péril redoutable, sans aucune chance de succès...

» — Alors, qu'allons-nous faire ?...

» — Attendre.

» — Quoi ?

» — Que les ours sortent de leur tanière pour gagner la campagne, — ils suivront ce sentier que voilà et ils nous rencontreront sur leur chemin...

» — Vous avez une expérience qui me manque, Dominique, je vous laisse la direction de cette chasse...

» — Je ferai pour le mieux, — dit le

vieux piqueur d'un accent qui prouvait qu'il avait au plus haut point la conscience de son mérite.

» Pendant deux ou trois secondes il explora avec attention l'endroit dans lequel nous nous trouvions.

» Puis il me montra du doigt un éclat de granit, haut de quatre pieds environ et d'une largeur à peu près égale, que quelqu'éboulement avait précipité au milieu du sentier qui conduisait à *la Dent-du-Chien*.

» — Monsieur le comte, — me dit-il alors, — ce poste est excellent. — Abrité derrière ce morceau de rocher qui vous

servira tout à la fois de rempart pour votre personne et de point d'appui pour votre arme, vous tirerez à coup sûr en prenant tout le temps de viser à votre aise...

» — Et vous, Dominique — d emandai-je, — où vous placerez-vous?...

» Après un instant de silence, le piqueur fit un geste de la main droite et me répondit :

» — Là.

» Mes yeux suivirent la direction de sa main et je m'écriai :

» — Dans l'abîme!...

» — Approchez-vous un peu, monsieur

le comte, et vous comprendrez mon idée...

» Je fis ce que me demandait Dominique et je vis qu'à une profondeur de quatre pieds environ, un sapin avait poussé jadis dans une fissure du rocher.

» Cet arbre avait été brisé depuis, soit par un éboulement, soit par un orage, soit par une avalanche, mais il restait quelques fragments de ses racines, sur lesquels les pieds d'un homme pouvaient s'appuyer.

» Dominique comptait se fier à ce frêle piédestal et n'avoir hors du gouffre que le haut du buste et les bras.

» Ce poste était dangereux sans doute, mais il me parut bien choisi.

» Au moment où le piqueur et moi allions nous installer, lui sur son tronc d'arbre, moi derrière mon bloc de granit, un bruit inattendu me fit tressaillir.

» C'était un hurlement rauque et prolongé, tel que je n'en avais jamais entendu.

» Ce hurlement partait du bois de sapins que nous avions laissé sur notre droite à une demi-lieue de *la Dent-du-Chien*.

» — Oh ! oh ! — dit Dominique d'un ton chagrin, — voilà qui va mal !...

» — Qu'y a-t-il donc?... — demandai-je.

» — Il y a que nous avons eu beau nous lever de bonne heure, messieurs les ours ont été encore plus *matineux* que nous!...

» — Vous croyez qu'ils ont déjà quitté leur tanière?...

» — J'en suis certain. — Ce hurlement que nous venons d'entendre, me le prouve clair comme le jour...

» — Ainsi, c'est peine perdue que de les attendre?...

» — Pour aujourd'hui, oui, monsieur le comte. — Mais nous reviendrons demain

matin, ou plutôt cette nuit, de façon à nous trouver ici avant les premières clartés de l'aube.

»Il n'y avait rien à répondre à ce raisonnement et pas autre chose à faire que ce que proposait Dominique.

»En conséquence nous regagnâmes la cabane du bûcheron, et nous y passâmes le reste de la journée.

» La nuit suivante, à deux heures du matin et par un clair de lune magnifique, nous nous mîmes en route.

»J'étais seul avec le piqueur, car cette fois nous n'avions besoin de personne pour nous guider.

» Nous passâmes devant la maisonnette de madame Simon et *Fidèle*, le beau chien des Abruzzes, nous salua de ses aboiements sourds et prolongés.

» Quand nous arrivâmes sur les bords de *la Fosse-aux-Loups* la lune disparaissait derrière les montagnes et la nuit devenait profonde.

» En même temps le froid redoublait d'intensité comme il le fait toujours aux approches du matin.

» Dominique s'enfonça dans l'abîme, appuyé sur la racine du sapin brisé.

» Moi je pris place à l'abri de mon bloc de roche.

» Puis nous attendîmes.

» Je serai franc avec vous, Réné, cette attente, au milieu des ténèbres et sous une atmosphère glaciale, me parut bien longue et bien triste.

» Une sorte de profond découragement s'empara de moi, — le péril que j'allais courir revêtit à mes yeux des proportions étranges et effrayantes, — je regrettai d'avoir trop présumé de ma force et de mon courage, — je regrettai de m'être laissé séduire par une entreprise insensée, — enfin, j'eus presque peur...

» Mais l'orgueil a toujours été l'un des

défauts, ou, si vous l'aimez mieux, l'une des qualités de ma nature.

» J'eus honte de passer pour faible et pusillanime dans l'esprit de mon vieux piqueur qui, lui, ne songeait point à reculer.

» Je me tus et je continuai à attendre.

» Enfin une faible ligne blanche vint rayer à l'orient le sombre manteau de la nuit, — comme disent les faiseurs de phrases, — en d'autres termes, le jour parut.

» A mesure que la lumière se faisait

dans le ciel, les terreurs irréfléchies qui étaient venues m'assaillir, disparaissaient comme par enchantement.

» Je redevins moi-même et j'appelai de tous mes vœux cet instant décisif qui m'épouvantait si fort une heure auparavant.

» Ma carabine était à côté de moi, toute armée, j'en avais renouvelé soigneusement les amorces et je ne perdais pas de vue les broussailles qui masquaient en partie l'entrée des grottes.

» Certes, je puis dire qu'en ce moment toute mon âme était dans mes yeux, et ja-

mais métaphore ne fut plus juste que celle-là.

» Tout-à-coup un léger bruit se fit entendre.

» Il me sembla que les broussailles ondulaient et je vis un caillou rouler de rocher en rocher et tomber dans l'abîme depuis les hauteurs de *la Dent-du-Chien*.

» — Monsieur le comte, — murmura Dominique d'une voix si basse que je devinai ses paroles plutôt que je ne les entendis, — attention, et garde à vous !.....

» Il n'avait pas achevé qu'un mugissement sourd retentit et qu'un des deux

ours parut sur le seuil de l'une des cavernes.

» Là il s'arrêta et, à plusieurs reprises, il aspira fortement l'air.

» Mais il était sous notre vent et nous n'étions point sous le sien, si bien que rien ne trahit pour lui la présence de ses ennemis et qu'il commença à descendre parmi les rochers d'un pas lent et en quelque sorte solennel.

» Son compagnon le suivit presqu'aussitôt.

» Les deux bêtes fauves marchaient à quatre ou cinq pas de distance l'une de l'autre et il était difficile de les bien distin-

guer au milieu des blocs de granit avec lesquels se confondait la nuance grise de leurs épaisses fourrures.

» Je jetai un coup d'œil rapide du côté de Dominique.

» On ne voyait du vieux piqueur que la tête et les bras, et le canon de sa carabine dont la crosse reposait sur son épaule droite.

» Comme lui j'épaulai mon arme, et je me tins prêt à faire feu, quand le moment en serait venu.

» Les deux ours avaient atteint l'entrée du sentier.

» Ils conservaient leur distance respective, seulement leur allure était moins lente, et, au lieu de marcher au petit pas, ils s'avançaient au petit trot.

» Le cœur me battait à rompre ma poitrine, mais mon coup d'œil était toujours juste, ma main ne tremblait pas, et, foi de gentilhomme, je n'avais pas peur.

» A quarante pas environ de l'endroit où Dominique et moi nous étions embusqués, le sentier faisait un coude brusque et disparaissait pendant un instant.

» Nous cessâmes de voir les ours.

» Mais nous entendions toujours la neige craquer sous leurs lourdes pattes.

» Ils reparurent.

» Celui qui marchait le premier franchit encore une dizaine de pas.

» Un éclair jaillit des bords du gouffre, — une détonation retentit et à cette détonation répondit un hurlement de douleur.

» Dominique venait de faire feu.

» Sa balle avait atteint dans l'œil gauche l'ours qui venait le premier, et l'animal expirant se débattait dans les convulsions de l'agonie.

» Son compagnon s'arrêta d'abord, comme indécis et épouvanté.

» Puis il sembla prendre une résolution soudaine, — résolution de vengeance et de carnage.

» Il franchit le cadavre encore tressaillant qui lui barrait la route et il s'avança sur moi avec une rapidité dont une masse aussi lourde me paraissait incapable.

» Je me souvins des avis de Dominique.

» Je résolus d'attendre que l'ours ne fût plus qu'à quelques pas de moi pour le frapper d'un coup mortel.

» Il disparut derrière le bloc de pierre qui m'abritait et qu'il lui fallait escalader pour arriver à moi.

» Au bout d'un quart de seconde je revis ses griffes de fer qui mordaient le granit, — puis son museau haletant, — puis sa gueule entr'ouverte.

» Je recommandai mentalement mon âme à Dieu, et mon doigt s'approcha de la gachette de ma carabine.

» En ce moment j'entendis un craquement vers ma droite et ce craquement fut suivi d'un cri terrible de Dominique.

» Malgré l'effroyable péril qui me menaçait, je tournai involontairement la tête du côté du vieux piqueur.

» Un cri d'épouvante s'échappa de ma gorge et répondit à son cri d'agonie.

» Les racines du sapin venaient de se rompre sous son poids, — ses ongles se brisaient sur le roc où ils essayaient de se cramponner et il disparaissait dans l'abîme !...

» Tout ceci se passa en dix fois moins de temps que je n'en ai mis à vous le raconter.

» L'ours avait franchi le rempart qui m'abritait.

» Je pressai machinalement les détentes de ma carabine.

» Les deux coups partirent à la fois.

» En même temps une haleine fétide passa sur mon visage, — il me sembla qu'une montagne s'écroulait sur moi, — je me sentis mourir et je m'évanouis.

# L'hospitalité.

## VI.

### L'HOSPITALITÉ.

Maxime s'interrompit.

Il parlait depuis longtemps déja et il n'était pas fâché de prendre quelques minutes de repos.

Du reste il devait être satisfait de l'impression que produisait son récit sur son auditeur.

Réné écoutait avec une attention profonde et avec un intérêt qui croissait d'instant en instant.

Le jeune homme était chasseur, et les péripéties de cette terrible partie de chasse faisaient le même effet sur lui que la trompette sur le cheval de bataille, et la vue des cartes et du tapis vert sur le joueur.

L'émotion se lisait clairement dans les traits expressifs de son visage.

— Ah ! monsieur le comte, — s'écria-

t-il enfin, — de pareils souvenirs ne doivent jamais s'effacer de la mémoire !.....

— Aussi vous voyez, mon enfant, — répondit Maxime avec un sourire, — qu'ils sont restés gravés fidèlement dans la mienne...

— Je m'attendais peu, je l'avoue, — poursuivit Réné, — à entendre un semblable récit !... — quelle vie bizarre et accidentée que la vôtre et quel étrange prologue pour une existence de viveur !...

— En effet, — répondit Maxime d'un ton mélancolique, — il y a bien loin de la *Fosse-aux-Loups* au boulevard des Italiens et de la chasse à l'ours aux soupers de la

belle Albine... — et pourtant vous verrez bientôt par quels liens intimes ma vie d'autrefois se rattache à ma vie d'aujourd'hui...

— Je vous écoute, — dit René.

— Je poursuis, — répondit Maxime.

Et il reprit :

— Quand je revins à moi, il me sembla d'abord que j'étais le jouet d'un rêve...

» *La dent-du-Chien*, les ours et l'abîme, tout avait disparu.

» Mes membres me paraissaient brisés

et je ressentais dans chaque partie de mon corps d'intolérables douleurs.

» Je cherchai à me soulever.

» Il me fut impossible de faire le moindre mouvement. — On eût dit qu'une paralysie foudroyante avait ankilosé toutes mes articulations.

» Cependant je compris que j'étais dans une chambre, dans un lit, et que des compresses serraient mon front meurtri et ma poitrine douloureuse.

» Je crus aussi m'apercevoir qu'il faisait nuit et qu'un clarté vacillante, — sans doute celle d'un grand feu, — éclairait seule la pièce dans laquelle je me trouvais.

» Je fermai les yeux et je m'efforçai de rassembler mes souvenirs.

» Ils ne me servirent que trop fidèlement.

» J'entendis de nouveau retentir à mes oreilles le cri d'appel et d'agonie de Dominique disparaissant dans le gouffre...

» Je sentis encore sur mon visage le souffle infect de la bête féroce...

» Il me sembla, comme le matin de ce même jour, qu'un poids immense me broyait la poitrine et je perdis connaissance pour la seconde fois.

» J'ai su depuis que cet évanouissement avait duré quatorze heures.

» Lorsqu'il cessa, j'entendis vaguement deux voix qui parlaient tout près de moi.

» L'une d'elles, évidemment jeune et d'un timbre frais et pur, demandait avec un accent d'intérêt :

» — Eh bien ! docteur ?...

» Et l'autre voix, — voix mâle et sonore, — répondait :

» — Il y a du mieux.

» — Beaucoup ?...

» — Plus que je n'aurais osé le croire et l'attendre...

» — Ainsi, vous avez bon espoir ?...

» — Oui. — Le visage est calme et je viens de m'assurer qu'il n'y avait point de fièvre.

» — Hier au soir vous étiez inquiet, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Que pouviez-vous donc craindre, puisque vous m'aviez dit vous-même qu'aucun organe essentiel n'avait été gravement blessé ?...

» — Je l'ai dit et je le répète, ma chère demoiselle, mais la commotion générale avait été si violente que j'étais en droit de redouter le tétanos, qui ne pardonne guère...

» — Et, aujourd'hui, ces inquiétudes sont dissipées ?...

» — En partie du moins.

» — Oh ! tant mieux !

» Ces derniers mots, prononcés par cette voix si douce et si jeune, produisirent sur moi une impression délicieuse.

» Je me figurai qu'un ange m'avait miraculeusement arraché à la mort qui me menaçait, et que cet ange continuait sa mission protectrice en veillant sur ma guérison.

» Alors j'ouvris les yeux.

» La vision ne disparut point. — Seulement elle revêtit un corps.

» Une jeune fille, debout au chevet de mon lit, penchait sur moi son radieux visage et semblait me regarder avec un intérêt profond.

» Cette jeune fille avait tout au plus quinze ou seize ans.

» Jamais Raphaël, le peintre des madones, n'a rêvé pour ses Vierges une tête plus chaste et plus idéale.

» Des cheveux blonds nattés encadraient sa figure presque enfantine.

» Ses grands yeux d'azur se voilaient

sous un double réseau de longs cils qui semblaient en adoucir encore le regard déjà si doux.

»Sa taille svelte et gracieuse ne perdait rien de sa grâce et de sa beauté sous sa robe de laine brune, taillée avec une simplicité toute monacale.

»Je le répète, cette adorable enfant m'apparut comme une vision du ciel.

»Dès qu'elle vit mes yeux ouverts, elle se recula vivement ainsi qu'une biche effarouchée.

»A sa place, un homme tout vêtu de noir, d'un âge mûr et d'un aspect vénérable, s'approcha du lit et me demanda :

» — Comment vous trouvez-vous, monsieur?...

— Assez bien, — répondis-je. — Sauf un peu d'oppression et une vive douleur de tête...

— Alors, — reprit l'homme vêtu de noir qui venait de me parler et qui était un médecin, — restez bien tranquille dans votre lit, ne parlez pas et tâchez de vous endormir. — J'espère que demain matin l'oppression et le mal de tête auront disparu...

» Au moment où le médecin venait de prononcer ces dernières paroles, j'entendis une porte s'ouvrir.

» Un grand chien se précipita dans la chambre avec une sorte de grognement joyeux, — il vint jusqu'au lit et flaira bruyamment une de mes mains qui pendait hors des couvertures.

» — Ici, *Fidèle* ! ici, tout de suite !... — dit une voix dans le fond de la chambre.

» Je me souvins aussitôt que ce nom de *Fidèle* était celui du chien des Abruzzes que j'avais tant admiré, — et c'est ainsi que j'appris que je me trouvais chez madame Simon.

» Quelques instants après, je m'endormis et ma nuit fut calme.

» Quand je me réveillai, le lendemain

matin, les prévisions du médecin s'étaient réalisées.

» Je me trouvais si bien qu'il me fut possible de me soulever de mon lit, de m'appuyer sur mon coude et de regarder autour de moi.

» Un rayon du soleil d'hiver, brillant quoiqu'un peu pâle, entrait par la fenêtre à petits carreaux et s'étalait sur les briques rouges soigneusement cirées qui formaient le carrelage de la chambre.

» En face du lit il y avait une cheminée de pierre commune, dans laquelle se consumaient deux ou trois grosses bûches.

» Sur cette cheminée se voyait, en guise

de pendule, un enfant Jésus, modelé en cire et enfermé sous un globe de verre.

» De chaque côté, des flambeaux en cuivre poli, presqu'aussi grands que des chandeliers d'église, supportaient des bougies intactes et dont le blanc tournait au jaune.

» Le reste de l'ameublement était d'une irréprochable propreté, mais aussi d'une simplicité presque pauvre.

» Autour du lit et devant les deux fenêtres se drapaient des rideaux d'indienne à fonds gris, semés de bouquets de grosses fleurs aux couleurs vives.

» Une table de chêne, à pieds contournés, quatre chaises pareilles, un vieux fau-

teuil à dossier droit, recouvert en tapisserie extrêmement fanée, et enfin une de ces horloges à gaîne, vulgairement nommées : *Coucous*, qui se fabriquent spécialement dans les montagnes des Vosges et dans celles du Jura, complétaient le mobilier de cette pièce.

» Quelques gravures, représentant des sujets religieux et encadrées dans des cadres de bois noir, étaient suspendues aux murailles et relevaient la simplicité du petit papier grisâtre qui les tapissait.

» J'achevais à peine ce rapide examen des localités quand le médecin entra dans la chambre.

»Il vint à moi avec un sourire de satisfaction sur les lèvres :

» — Ah! ah!... — dit-il en m'abordant, —il paraît que je ne m'étais point trompé, hier au soir, — vous avez passé une nuit excellente et vous voilà complétement hors d'affaire... — Dites-moi, monsieur, souffrez-vous encore?...

» — Non, et, sauf une grande faiblesse, il me semble que je suis tout-à-fait dans mon état ordinaire...

» — Oh! quant à la faiblesse, ne vous en inquiétez point, — elle provient de ce que je vous ai saigné au bras gauche hier matin pendant votre évanouissement, et

saigné, je vous jure, d'une façon copieuse...

» — Je vous remercierai d'abord, monsieur, de tous vos bons soins, et je vous prierai ensuite de vouloir bien m'expliquer comment il se fait que je me trouve dans cette maison et que j'aie été sauvé d'une mort imminente...

» — C'est excessivement simple, — me répondit le médecin. — Avant-hier, à trois heures du matin, vous avez quitté la demeure de Jean Nicod le bûcheron pour aller avec votre piqueur vous mettre en embuscade sur les bords de la *Fosse-aux-Loups*... — Or, dans le milieu de la journée, Jean Nicod ne vous voyant pas reve-

nir, soupçonna quelque malheur et se mit en route pour aller à votre recherche...

» Ses pressentiments funestes ne l'avaient hélas! point trompé!...

» En arrivant auprès de l'abîme il ne vit que deux ours, étendus sans vie sur la neige ensanglantée.

» Il chercha mieux et il aperçut enfin votre corps, inanimé et enseveli sous le cadavre de la bête fauve que vous aviez tuée et qui vous écrasait de son poids.

» Le choc avait été si violent que le canon de votre carabine était tordu et comme broyé.

» Jean Nicod vous dégagea avec toutes sortes de précautions. — Ensuite, comme vous ne donniez aucun signe de vie et que l'essentiel était de vous transporter en un endroit où il fût possible de vous prodiguer les premiers soins, il vous chargea sur ses épaules et il prit le chemin de cette maison, sachant bien qu'il allait frapper à une porte hospitalière qui s'ouvrirait pour vous recevoir.

» Le bûcheron ne se trompait point.

» Madame Simon, cette providence de tous ceux qui souffrent et qui s'adressent à elle, cette vivante image de la bonté de Dieu sur la terre, vous accueillit comme

elle accueillerait son fils si elle en avait un et si on le lui ramenait mourant...

» Elle m'envoya chercher aussitôt, moi son ami depuis vingt ans, et elle fut heureuse d'apprendre que le danger était moins grand que nous ne l'avions craint d'abord...

» Une simple saignée vous a tiré d'affaire, — demain vous pourrez vous lever pendant une heure, et, dans quatre ou cinq jours, si vous le voulez, rien ne vous empêchera de regagner sans trop de peine et de fatigue votre château de Bracy...

» Je remerciai de nouveau le médecin, puis je lui demandai :

» — Et mon piqueur, mon vieux Dominique, vous ne me parlez point de lui?...

» Le docteur détourna la tête et ne répondit rien.

» — J'aurai du courage, — continuai-je, — ainsi, dites-moi tout, monsieur..... Dominique est mort, n'est-ce pas ?

» Le docteur me fit signe que oui.

» — Pouvez-vous me donner quelques détails sur cet épouvantable malheur ?

» — Jean Nicod, en se penchant sur l'abîme, a cru voir au fond du gouffre des débris mutilés, informes et sanglants...

» Il y a apparence que ces débris sont

tout ce qui reste du corps de votre infortuné compagnon...

»Jean Nicod suppose que le vieux piqueur s'est imprudemment appuyé sur la racine à moitié pourrie d'un sapin, ainsi qu'il avait l'intention de le faire le jour précédent. — Cette racine aura manqué sous ses pieds et le malheureux se sera broyé en bondissant sur les parois du gouffre.....

»Le docteur se tut

»Je savais déjà que la supposition du bûcheron n'était que trop bien fondée.

»Seulement, jusqu'à cette heure, j'avais conservé un vague espoir que Dominique

n'avait point péri dans son horrible chute.

» Cet espoir était insensé !

» Il s'éteignait...

» Je devais m'y attendre, et cependant je sentis mon cœur se serrer et de grosses larmes voilèrent mes regards.

# Marguerite et Marie.

## VII.

### MARGUERITE ET MARIE.

— Je n'étais pas encore remis de l'impression douloureuse que je venais d'éprouver, — continua M. de Bracy, — quand deux personnes entrèrent dans la chambre.

» C'était madame Simon et sa fille.

» Madame Simon ne semblait point avoir plus de quarante-deux à quarante-cinq ans.

» Elle était belle encore, et la plus touchante bonté, la charité la plus évangélique, se lisaient dans les traits doux et réguliers de son visage.

» Une robe de laine noire, large et flottante, dissimulait entièrement sa taille.

» Un bonnet de crêpe noir couvrait ses cheveux que les chagrins avaient blanchis prématurément.

» Madame Simon portait encore le deuil

de son mari et elle s'était juré de le porter toute sa vie, sur ses vêtements comme dans son cœur.

» Elle parut hésiter avant de franchir le seuil, et du regard elle interrogea le docteur.

» — Venez, venez, — lui dit ce dernier, — notre malade sera très-heureux de pouvoir vous remercier lui-même de votre gracieuse hospitalité et de vos soins touchants...

» Madame Simon s'approcha du lit.

» Un céleste sourire illuminait son beau visage.

» Il y avait dans l'expression de son regard une tendresse presque maternelle.

» — Dieu soit béni, monsieur!... — fit-elle, — nous avons eu bien peur!... — mais nous avons prié pour vous du fond de notre âme... nous avons été exaucées, et vous voilà hors de péril...

» — Madame, — répondis-je avec une émotion qui faisait trembler ma voix, — Dieu pouvait-il ne point écouter la prière de deux de ses anges?...

» Madame Simon s'inclina en souriant encore.

» Puis elle se tourna vers le médecin et lui demanda :

» — Monsieur est bien faible, n'est-ce pas?

» — Sans doute, — répondit le docteur, — songez donc qu'il a perdu beaucoup de sang et qu'il n'a rien pris depuis plus de quarante-huit heures...

» — Ne pourrait-il manger un peu, maintenant?...

» — Oui, certes, pourvu que les aliments soient légers...

» — J'ai fait préparer du bouillon de poulet...

» — C'est ce qu'il faut. — Une tasse de ce bouillon, sans pain, fera le plus grand bien à notre malade.

» — Marguerite, — dit alors madame Simon à sa fille, — va donner des ordres à Marie...

» La jeune fille sortit.

» Je venais d'apprendre qu'elle se nommait Marguerite...

— Comme ma mère... — pensa René.

Après avoir prononcé le nom de Marguerite, Maxime resta silencieux pendant quelques minutes.

Il appuya ses coudes sur la table.

Il cacha son visage dans ses deux mains.

Son front devint plus pâle, — une large ride se creusa entre ses sourcils contrac-

tés, et une larme se suspendit aux cils de ses yeux noirs, si hautains d'habitude et presque toujours si moqueurs.

Et il répétait en lui-même :

— Oh ! Marguerite !... Marguerite !...

Réné respecta le silence de Maxime et les pensées douloureuses dans lesquelles il semblait s'absorber.

Il choisit un nouveau cigare, il l'alluma à la flamme de la bougie et, tout en aspirant des bouffées régulières de vapeur blanche et odorante, il attendit que son hôte continuât le récit commencé.

Au bout d'un instant, Maxime releva la tête.

Son visage était encore pâle, mais ses yeux avaient repris leur sécheresse et leur éclat.

— Peut-être vous étonnez-vous, mon enfant, — dit-il à Réné, — que madame Simon conduisît ainsi sa fille avec elle, auprès du lit d'un jeune homme?...

» Peut-être voyez-vous dans cette action un manque de convenance?...

» Vous auriez tort, mon cher Réné, de former un semblable jugement.

» Madame Simon était une de ces natures d'élite, une de ces âmes immaculées qui ne connaissant pas le mal ne le soupçonnent point, et sont, moins que d'autres, esclaves de certaines convenances...

» D'ailleurs madame Simon ressemblait à ces saintes femmes qu'on nomme *sœurs de charité*, qui consacrent leur vie entière à veiller au chevet des malades, et pour qui l'homme qui souffre n'est plus un homme, mais une créature de Dieu, qu'il faut secourir et sauver.

» Elle se disait que l'âme de sa fille était faite à l'image de la sienne, et, dans sa chaste confiance, elle ne redoutait pas même un péril pour la candeur de Marguerite.

» Au bout de quelques instants cette dernière reparut, accompagnée d'une jeune fille qui portait sur une assiette de faïence

grossière une tasse pleine de bouillon.

» Cette jeune fille se nommait Marie et elle était l'unique servante de madame Simon.

» Marie avait vingt ans.

» Elle était née en Suisse, sur les bords du lac de Genève.

» Elle portait le costume si pittoresque des femmes de son pays, — la jupe de laine bleue, un peu courte, garnie par en bas d'un large ruban de velours; — un corsage noir serrait étroitement sa taille souple et en dessinait les formes arrondies.

» De longues tresses de cheveux d'un

noir d'ébène s'échappaient de son petit bonnet de velours et tombaient presque jusqu'à ses talons.

» Marguerite et Marie, debout à côté l'une de l'autre, formaient le plus délicieux tableau qu'il fût possible d'imaginer.

» Il y aurait eu là de quoi tenter les pinceaux d'un grand artiste.

» Marguerite, avec son visage d'enfant, ses yeux d'azur, ses cheveux blonds et sa douce pâleur, offrait je ne sais quoi de vaporeux et d'aérien.

» On eût dit une créature toute céleste, — un ange descendu du ciel sur la terre

et prêt à remonter dans sa patrie éthérée.

» Il semblait que Marguerite eût des ailes et qu'elle fût au moment de les déployer pour prendre son essor.

» A elle pouvait s'appliquer ce vers charmant de Lamartine :

« Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes ! »

» Marie, au contraire, était un des plus beaux types de la beauté féminine dans sa force et dans sa puissance.

» Rien en elle ne décelait l'infériorité de sa condition.

» Ses cheveux d'ébène, ses yeux noirs et ses sourcils bruns, faisaient ressortir vi-

goureusement la blancheur rosée de sa peau.

» Son regard étincelait, quoiqu'il fût modeste et timide.

» Ses lèvres pourpres témoignaient du sang jeune et vivace qui alimentait ses veines.

» Son corsage de velours semblait près d'éclater sous les efforts de sa gorge de déesse.

» Ses moindres mouvements étaient remplis de sève et de verdeur.

» Une fille de haute naissance eût envié la petitesse de sa main, la forme de son

pied, et surtout la finesse élégante de sa jambe aristocratique.

» Figurez-vous cette beauté si fraîche, si juvénile et si provocante, rehaussée encore par ce délicieux costume que vous connaissez, — placez Marie à côté de Marguerite, et dites-moi s'il est possible de rêver un ensemble plus enchanteur et plus complet.

» Ces jeunes filles réunissaient à elles deux toutes les perfections.

» Marguerite était le type accompli de la beauté qui doit parler au cœur.

» Marie offrait pour les sens d'irrésistibles séductions.

» Marguerite était l'esprit.

» Marie était la matière.

» On devait aimer l'une d'un amour infini, immuable, éternel...

» On devait adorer l'autre d'une passion fougueuse, enivrée de désirs et altérée de volupté.

» Tout ce que je viens de vous répéter aujourd'hui, je me le dis alors, mais non pas peut-être d'une façon aussi détaillée et aussi logique...

» Peut-être n'analysai-je point ainsi que tout-à-l'heure la double sensation que j'éprouvai à l'aspect des deux jeunes filles

dont le hasard formait un groupe charmant, une sorte de bouquet parfumé offert à ma convalescence. — Mais cette sensation multiple, je l'éprouvai dans toute sa force.

» Je pris d'une main tremblante la tasse que me présentait Marie, et j'en vidai le contenu jusqu'à la dernière goutte, sans pouvoir détacher mes regards de cette jeune servante qui ressemblait à une reine, et de sa jeune maîtresse qui avait l'air d'un ange...

» Le docteur déclara que les deux choses dont j'avais le plus besoin en ce moment, c'était de repos et de sommeil.

» Chacun quitta ma chambre.

» Aussitôt que je me retrouvai seul, ma tête retomba sur l'oreiller. —Je fermai mes yeux pour me recueillir, — j'interrogeai mon cœur et j'y découvris avec épouvante un sentiment étrange et fatal.

» Deux femmes m'étaient apparues, et ces deux femmes se partageaient mon être.

» A l'une allait mon âme...

» A l'autre mes désirs...

» J'aimais tout à la fois Marguerite et Marie !...

. . . . . . . . . . . . . . .

Ainsi qu'il l'avait fait quelques instants auparavant, M. de Bracy s'arrêta.

Le poids de ses souvenirs l'écrasait.

Quant à René qui, malgré la gravité des paroles du comte, ne voyait dans le récit commencé que les préliminaires d'une joyeuse aventure, il ne cherchait guère à dissimuler le sourire à demi-libertin qui voltigeait autour de ses lèvres.

Il ne réussissait point à se rendre compte des remords dont parlait Maxime.

— Ces deux filles, — se disait-il, — étaient à ce qu'il paraît, charmantes, — elles plaisaient au comte, — le comte leur a plu, — c'est bien joué!... — Double

séduction ! — double plaisir ! — double profit !... où est le mal ?...

Mais Maxime était trop absorbé dans ses propres pensées pour remarquer le sourire de Réné et pour en comprendre le sens.

# Le départ.

## VIII.

### LE DÉPART.

Maxime reprit :

« —J'étais jeune alors, mon cœur était encore ouvert aux nobles instincts, aux généreux sentiments...

» Je n'étais pas le viveur blasé, le libertin insoucieux, le roué sans âme que je suis devenu depuis...

» La double passion qui venait de s'emparer de moi effraya mon inexpérience naïve et ma conscience timorée.

» Cet amour qui se partageait entre deux jeunes filles m'apparut comme une monstruosité presque contre nature...

» J'eus honte de moi-même et de mes désirs insensés...

» Je me dis qu'il serait infâme de payer par une séduction l'hospitalité de cette maison si simple et si pure, où le pauvre blessé, le chasseur inconnu, avait été re-

cueilli comme un fils et comme un frère...

» Je résolus de lutter avec courage et surtout de m'éloigner au plus tôt, car il me semblait, — et en cela j'avais raison, — que la seule chance de salut qui me restât, c'était la fuite...

» Une fois cette résolution prise et bien arrêtée dans mon esprit, j'aurais souhaité la mettre à exécution sur-le-champ, car je comprenais bien que, plus je tarderais, plus le mal aurait progressé et plus il me faudrait souffrir.

» J'étais seul, — je voulus essayer mes forces.

» Je rejetai mes couvertures et je descendis de mon lit.

» Mais, à peine étais-je debout, qu'il me fut démontré que si ma volonté était puissante, ma faiblesse physique était extrême.

» Les douleurs de poitrine que je ne ressentais plus depuis le matin et que je croyais disparues n'étaient qu'assoupies, et se réveillèrent aussitôt avec une intensité nouvelle.

» Il me sembla que tous mes membres étaient brisés.

» Un tintement, lugubre comme un glas d'agonie, retentit dans mes oreilles, — le

parquet manqua sous mes pieds, — les meubles de la chambre me parurent tournoyer et je n'eus que le temps de me laisser retomber sur le lit.

Une minute de plus et j'aurais perdu connaissance.

» Ainsi, la fatalité me clouait dans cette demeure d'où l'honneur me chassait !

» Je me promis au moins, puisqu'il fallait rester, de veiller sur mes regards et sur mes paroles, de commander aux battements de mon cœur et d'ensevelir au plus profond de moi-même mon funeste secret.

» Je me tins parole.

» Pendant les quelques jours que dura ma convalescence, je pus me glorifier à bon droit de l'empire absolu que je sus prendre sur mes passions.

» Et Dieu sait ce qu'il me fallut de courage !...

» A mesure que les forces me revenaient, — à mesure que le sang circulait en moi avec son énergie accoutumée, — je sentais grandir et s'irriter le double amour qui ravageait mon être.

» Parfois, assis au coin du feu dans le grand fauteuil en tapisserie, je me trouvais, pendant de longues heures, seul avec Marguerite.

» La douce enfant, confiante parce qu'elle était chaste, travaillait auprès de moi.

» C'était toujours une pensée charitable qui guidait ses doigts gracieux.

» Elle faisait de petits vêtements bien chauds pour les enfants des familles pauvres.

» Elle cousait de gentilles layettes pour les nouveaux-nés des bûcherons de la forêt.

» Elle me racontait les bizarres légendes, les chroniques merveilleuses du pays.

» Elle me chantait, de sa voix harmo-

nieuse et pure, quelque ballade des montagnes.

» Alors j'oubliais le monde entier, pour ne plus voir que Marguerite.

» Je la regardais et je l'écoutais.

» Mes yeux contemplaient avec extase son angélique et timide beauté.

» Mes oreilles s'enivraient de la mélodie de ses paroles et de ses chants.

» J'étais ému, ravi, — mon cœur cessait de battre, — il me semblait qu'une force supérieure à la mienne allait me jeter à ses genoux et que ma voix allait lui crier malgré moi :

» — Oh ! Marguerite, je vous aime !.....

» Et cependant je me taisais !...

» Et rien ne décelait pour l'innocente enfant les progrès de mon fol amour !.....

» Parfois, aussi, le hasard réunissait Marie et moi dans un tête-à-tête imprévu, et plus dangereux encore que ceux dont je viens de vous parler.

» La jeune servante me rendait ces petits services familiers que nécessitait ma position de convalescent.

» Elle m'offrait son bras pour faire quelques pas dans la chambre.

» Je m'appuyais sur elle et je ressentais

une sorte de commotion électrique au contact de cette chair jeune et fraîche.

» Mes regards s'égaraient sur sa taille si souple, — sur ses formes si riches, — sur ses cheveux si longs et si doux.

» Il me semblait que cette belle fille répandait autour d'elle une atmosphère de volupté.

» Tout le sang de mon cœur affluait à mon cerveau.

» Je devenais fou.

» L'ivresse des désirs s'emparait de moi et me dominait, — mon bras devenait tremblant sur celui de ma compagne.

» Marie, alors, se retournait vers moi.

» Elle attachait sur mon visage l'éclair voilé de ses yeux noirs à moitié clos qui me brûlaient et me charmaient...

» Puis du bout de ses lèvres pourpres et avec un petit accent étranger qui donnait un charme infini à ses moindres paroles, elle me demandait :

» — Souffrez-vous ?..

» Et j'étais au moment de la serrer dans mes bras, — de l'attacher à moi par une irrésistible étreinte, — d'unir mes lèvres à sa bouche, — de fondre mes regards dans les siens, et de lui répondre, au milieu de mes baisers ardents :

» — Oui, je souffre, mais d'un mal qui peut me rendre heureux ! — d'un mal qui me vient de toi seule et que tu vas guérir en le partageant !...

» Et cependant je sortais vainqueur de ces luttes terribles, et je respectais Marie comme j'avais respecté Marguerite !...

» Le jour que j'avais fixé pour mon départ arriva.

» J'attendais ce jour avec impatience et aussi avec effroi...

» J'aurais voulu être déjà parti, ou j'aurais voulu ne partir jamais.

» Un petit paysan, expédié par moi à Bracy dès le surlendemain de mon arrivée

chez madame Simon, avait prévenu mon cocher de m'amener un de ces chars-à-bancs légers, avec lesquels on peut s'aventurer dans les plus mauvais chemins des montagnes.

» Grâce à cette voiture, inélégante mais commode, et en faisant un assez long détour, je pouvais revenir chez moi sans fatigue.

» Le cocher et les chevaux étaient arrivés. — Il fallait partir.

» L'heure des adieux fut douloureuse.

» Madame Simon s'était prise pour moi d'une touchante et profonde affection.

» Elle m'embrassa par deux fois et je vis des larmes dans ses yeux.

» Marguerite était très-pâle.

» La gorge de Marie soulevait violemment son corsage de velours et décelait son émotion.

» Marguerite s'approcha de moi et me tendit son front, comme elle aurait fait à son frère.

» J'appuyai mes lèvres sur ce front.

» Il était glacé.

» Je me sentis défaillir et je me soutins à un meuble pour ne pas tomber.

» — Et moi, monsieur, — me dit

doucement Marie avec une familiarité qui n'avait rien d'étrange au sein de cette famille où elle était une amie, plutôt qu'une servante, — et moi, ne m'embrasserez-vous pas aussi ?...

» Et, tout en parlant, elle présentait sa joue à mes lèvres.

» Je me penchai vers elle.

» Je tremblais, — je n'y voyais plus.

» Au lieu de toucher sa joue, j'embrassai le coin de sa bouche.

» Un frisson de volupté courut dans mes veines et je ressentis de nouveau et plus que jamais l'ardente, l'inextinguible

soif de plaisir que m'inspirait le contact de cette chair amoureuse, de cette peau veloutée, de ces lèvres vermeilles, qui devaient dans un seul baiser vous faire rêver le ciel et mourir de bonheur !...

» Excepté peut-être Marie, personne ne s'aperçut de ce qui se passait en moi...

» Au bout de quelques instants j'étais redevenu calme, au moins en apparence.

» J'aurais désiré laisser à la jeune fille un souvenir de mon passage dans la maison de ses maîtresses...

» Mais vous comprenez bien que je ne pouvais ni ne voulais lui offrir de l'argent.

» Je détachai des breloques de ma montre une petite croix d'or, bien simple, et je la lui glissai dans la main en lui disant tout bas :

» — Gardez-la pour l'amour de moi...

» Le beau visage de Marie devint cramoisi.

» Elle détourna la tête et je la vis couvrir la croix d'or de baisers ardents et furtifs.

» Nous descendîmes dans la cour.

» Le char-à-banc, tout attelé, attendait devant la porte extérieure.

» La pâleur de Marguerite avait redoublé.

» La pauvre enfant pleurait et ne cachait pas ses larmes.

» Les joues de Marie se marbraient de taches écarlates.

» Son regard brillait d'un éclat fiévreux et se fixait sur moi avec une expression étrange.

» *Fidèle*, le beau chien noir des Abruzzes pour lequel j'étais devenu un ami, bondissait autour de moi et semblait me témoigner par ses caresses et ses doux gémissements le chagrin qu'il éprouvait de me voir partir.

» — Mon enfant, — me dit alors ma-

dame Simon, — vous reviendrez nous voir, n'est-ce pas ?...

» — Oui, certes !... — répondis-je.

» — Bientôt ?

» — Oui, bientôt.....

» — Monsieur Maxime, — balbutia Marguerite d'une voix que ses larmes rendaient presqu'indistincte, — est-ce bien sûr ?... — reviendrez-vous ?...

» — Oh ! je vous le promets !... — m'écriai-je, — je vous le promets, mademoiselle !...

» Mais cette promesse que je faisais, j'avais l'intention de ne la point tenir...

» Et il me sembla que Marie le compre-

nait bien, car elle secouait la tête, et le mouvement de ses lèvres voulait dire évidemment :

» — Il ne reviendra pas !...

» Pourquoi lisait-elle en mon cœur ?

» D'où lui venait cette divination ?

» Qu'un plus habile que moi le comprenne, s'il le peut, et l'explique, s'il le comprend.

» Je franchis la grille.

» Je montai sur la première banquette de ma rustique voiture.

» Je pris en main les rênes, je fouettai

mes chevaux, et je m'éloignai de cette maison où je laissais mon cœur et où je m'étais juré de ne revenir jamais !

# Blondine à la rescousse!...

# IX.

## BLONDINE A LA RESCOUSSE !...

— Ma foi, monsieur le comte, — dit Réné en voyant que Maxime se taisait, — je ne m'attendais guère, je l'avoue, à ce dénoûment ultra-vertueux et platonique

pour le premier épisode de l'histoire de vos amours...

— Que voulez-vous dire, mon enfant ?... — demanda monsieur de Bracy.

— Je veux dire que jusqu'au dernier moment j'ai douté que l'héroïsme de votre conduite pût se soutenir, et j'ai cru que quelqu'incident imprévu arriverait tout à point pour vous empêcher de quitter la demeure de madame Simon...

— Vous voyez que vous vous étiez trompé.

— Ainsi, ce départ était bien réel ?...

— Mais, sans doute.

— Vous vous éloigniez, sans arrière-pensée, de Marguerite et de Marie?...

— J'avais l'arrière-pensée de ne plus les revoir, — je vous l'ai déjà dit...

— Sans chagrin?...

— Mon cœur était déchiré!...

— Sans espoir?

— Je n'en gardais aucun!

— Monsieur le comte, — dit Réné en s'inclinant, et d'un ton dont il s'efforçait vainement de dissimuler la légère ironie, — ce que vous avez fait là me paraît une action d'un stoïcisme achevé et tout-à-fait digne des beaux temps de la Grèce et de

Rome!... — Comme l'enfant de Lacédémone, vous cachiez un renard sous votre tunique et vous laissiez déchirer vos entrailles sans pousser un cri de douleur!...

— Mon cher Réné, — répondit Maxime avec une gravité presque sévère, — j'aime à croire que dans ce moment vous êtes moins réellement vicieux, que fanfaron de vice!... — Je vous parle de choses tristement sérieuses, et vous les écoutez comme s'il s'agissait des aventures galantes relatées en quelques mauvais livres!... — Vous raillez des sentiments honorables et généreux, les seuls, hélas! qui se puissent citer dans ma vie déjà si longue!... — En vérité je vous le demande, mon enfant,

si vous armez votre esprit contre mes paroles, à quoi bon parler plus longtemps?... — Si vous écoutez mon récit pour en faire dans votre for-intérieur un sujet de sarcasmes moqueurs, à quoi bon le continuer?...

Réné baissa la tête avec confusion sous cette mercuriale si bien méritée.

Maxime poursuivit, mais cette fois avec une douceur remplie d'indulgence :

— Je vous parle en tuteur morose, mon pauvre Réné, et j'ai tort!...

» Est-ce donc votre faute, après tout, si vous êtes, ainsi que je l'ai été jadis, l'élève du chevalier de Villiers et si ses leçons,

pour vous comme pour moi, portent leurs fruits fatals?...

— Monsieur le comte, — fit Réné, — continuez votre récit, je vous en supplie!..

— Je ne saurais vous dire assez à quel point il m'intéresse, et, puisque vous consentez à être indulgent pour la faute que j'ai commise tout-à-l'heure, ne la punissez pas d'une façon trop sévère en cessant de me raconter l'histoire de votre vie...

— Soit! — répliqua Maxime, — vous êtes mon hôte et je n'ai rien à vous refuser!... — Vous le voulez, je poursuis...

— Merci cent fois !... — s'écria Réné.

Maxime allait reprendre la parole quand on entendit heurter légèrement à la porte du fumoir.

— Entrez, — fit M. de Bracy.

Un domestique parut.

Il apportait une lettre sur un plateau d'argent.

Maxime étendait la main pour prendre cette lettre.

Mais le domestique se dirigea vers Réné.

— Pour moi ?... — demanda ce dernier avec étonnement.

—Oui, monsieur le baron, — répondit le valet.

Réné regarda l'adresse du billet qu'on lui présentait.

L'écriture lui en était inconnue.

La suscription portait ces mots :

« *A mocieu, mocieu le barron Renné de Çavenet, chez son hami, mocieu le compte de Braci, rue Tétebou.* »

Et un peu plus bas, ces deux mots :

« *Equecessecivemen praicé.* »

Le tout, bien entendu, avec l'orthographe de haute fantaisie dont nous venons de reproduire un échantillon.

Réné se mit à rire.

— Comment se fait-il que cette lettre vienne me chercher ici? — demanda-t-il avant d'avoir rompu le cachet de l'enveloppe.

— C'est le domestique de monsieur le baron qui vient de l'apporter de l'hôtel des Princes.

— Fort bien.

— Le domestique de M. le baron attend la réponse.

— Je la lui donnerai dans cinq minutes, soit écrite, soit de vive voix...

Le valet sortit.

— Vous permettez que je lise?... —

demanda Réné à Maxime en décachetant la lettre.

— Combien de fois, mon enfant, faudra-t-il donc vous répéter que vous êtes ici chez vous ?... — dit M. de Bracy.

Réné parcourut vivement le billet qu'il venait de recevoir.

Ensuite il le tendit à Maxime.

Voici ce billet :

« *Renné,*

» *Si ma laitre ne vous trou ve pa ché vôtre hami, je croiré que vous aite un nain gras, un vol age, un tronc peur a beau mine able !... — care vous cerié ché-z'-une rival !...*

» *Vous avé donque oubli é, Renné, que vous me mainié diné ce çoir, ô fraire Provan sot ?...*

» *Votre daume es tic vous dirat le raiste.*

« *Si tu n'ai pas mon n, mis, si tu m'ai fi d'elle, je t'aime, ci non, non!...*

» *Ta Blondine fi d'elle.* »

— Diable!... — fit Maxime en souriant, — cette chère Blondine dame le pion à l'illustre M. Marle, inventeur de l'orthographe naturelle ou l'art d'écrire les mots comme onl es prononce!...

— Comprenez-vous? — demanda Réné.

— Pas trop.

— « *Votre daume es tic vous dirat le raiste*! » — m'écrit Blondine, — si j'interrogeais mon domestique?

— Excellente idée !...

Maxime frappa sur un timbre.

— Envoyez ici le valet de chambre de monsieur de Savenay, — dit-il au valet qui se présenta.

Au bout d'une minute le vieux serviteur qui devait être l'intendant de Réné, quand ce dernier aurait monté sa maison, entra dans le fumoir.

C'était un homme de soixante ans environ, — au visage et à la tournure respectables.

Nous savons déjà qu'il avait été investi de la confiance de feu le baron de

Savenay et qu'il accompagnait Réné dans ses voyages.

Il se nommait Jérôme.

Malgré son expérience et ses fréquents rapports avec le monde, Jérôme était resté provincial dans toute la force du terme.

Il ne comprenait rien à la vie de Paris, ni surtout aux façons d'agir de certaines Parisiennes.

— Eh bien, Jérôme, — lui demanda Réné, — qu'y a-t-il donc, et que signifie cette lettre?...

Le vieux serviteur commença par lever les yeux et les mains vers le ciel.

Puis il répondit :

— Il y a, monsieur le baron, que cette dame est revenue !..

— Quelle dame ? — dit le jeune homme qui s'amusait des réticences et des indignations de Jérôme.

— Cette petite dame qui a forcé ma consigne hier matin et qui a absolument voulu voir monsieur le baron qui dormain ; — même que pour effaroucher sa pudeur, si elle en avait été susceptible, je lui ai dit que monsieur le baron était encore au lit, et qu'elle m'a répondu : — *Raison de plus* !...

Et, tout en répétant cette énormité, Jé-

rôme se voila pudiquement le visage avec ses deux mains.

— Et, ensuite ? — fit Réné.

— Elle est entrée dans l'appartement comme un ouragan, et elle a demandé monsieur le baron...

— Tu as dit que j'étais sorti ?...

— Sans doute, puisque c'était vrai. — Elle m'a soutenu que je mentais et elle m'a appelé, vieux... vieux...

— Vieux, quoi ? — demanda Réné.

— Ah !... je me souviens maintenant du mot, — elle m'a appelé, *vieux cuistre* !...— Cette injure m'a été fort sensible

et pour me justifier j'ai ajouté que monsieur le baron devait être chez son ami monsieur le comte de Bracy. — Alors elle a pris du papier, de l'encre et une plume et elle a écrit quelque chose; — puis elle m'a donné ce billet en me disant que si je ne vous le portais pas à l'instant même elle allait tout briser dans l'appartement! — Oh! c'est une petite dame bien aimable!... — Alors, et pour éviter le dégât, je me suis mis en route et me voici...

— Est-ce bien tout, Jérôme?...

— Ah! cette dame a dit encore que monsieur le baron n'oublie pas de prendre pour ce soir une loge au théâtre du Palais-Royal...

— Et, où est en ce moment *cette dame*, comme tu la nommes?...

— Elle est dans l'appartement de monsieur le baron.

— Qu'y fait-elle?

— Elle attend la réponse en fumant des cigares qu'elle a trouvés dans une malle de monsieur le baron, car elle est comme les chats, cette petite dame, elle fouille partout et elle met tout sens dessus dessous...

Réné se tourna vers Maxime.

— Que me conseillez-vous? — lui demanda-t-il.

— Pardieu ! d'aller retrouver Blondine ! — Si vous la faisiez attendre elle serait capable de vous casser quelque glace de mille écus et ce serait une sotte manière de dépenser votre argent !..

— Ah ça ! mais elle est donc méchante, décidément, cette petite ?..

— Pas le moins du monde !.... — elle est nerveuse, voilà tout.

— Et votre récit ?..

— Nous l'interromperons pour aujourd'hui, mon cher enfant, et je vous dirai tout simplement comme les romans feuilletons : *la suite à demain*, — car demain, songez-y, nous dînerons ensemble.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Puis Réné reprit le chemin de l'hôtel des Princes où l'attendait Blondine qui lui fit une scène parce qu'il avait oublié la loge du Palais-Royal.

Il la mena au Vaudeville et la paix fut signée.

# Le retour.

X.

LE RETOUR.

Maxime et Rénése retrouvèrent le lendemain soir, ainsi que cela avait été convenu.

Monsieur de Bracy reprit dans les termes suivants son récit interrompu la veille

d'une façon si brusque par l'arrivée intempestive du billet de Blondine :

— A mesure que je m'éloignais de la demeure de madame Simon, — dit-il, — il me semblait que mon cœur se séparait de moi pour rester en ces lieux où le retenait l'amour, et qu'il ne laissait dans ma poitrine qu'une place vide et douloureuse...

» J'arrivai à Bracy.

» J'y arrivai malade d'esprit et de corps, brisé et désespéré.

» Une tristesse surhumaine, un découragement profond s'emparèrent de moi.

» Toute mon énergie morale avait dis-

paru, — je ne cherchais même point à lutter contre ces dispositions fatales, — je me laissais abattre, sans opposer la moindre résistance à l'invisible ennemi qui me dominait.

» La fièvre se déclara.

» Je me mis au lit et en quelques jours le mal fit des progrès si rapides, que le médecin qui me donnait ses soins perdit l'espoir de me sauver.

» Cependant, grâce à ma jeunesse et à la force de ma constitution, cette prévision ne se réalisa point.

» Quinze jours se passèrent, quinze jours d'agonie, pendant lesquels je voyais pas-

ser sans cesse dans les visions de mon délire les figures entrelacées de Marguerite et de Marie.

» Au bout de ce temps, un beau matin, au lieu de m'endormir du sommeil de la mort, je me réveillai convalescent.

» Peu à peu la santé me revint, mais non la paix de l'âme.

» Je ne vécus plus, — je végétai.

» Mon château me sembla sombre et désert, — l'existence solitaire et désolée que j'y menais me parut lugubre.

» Tout ce qui me plaisait auparavant me devint odieux, mes distractions et mes plaisirs d'autrefois me furent à charge.

Mes chiens languirent dans leurs chenils, — mes chevaux dans mes écuries, et, plus d'une fois, je me souvins de ces deux vers que, dans la *Phèdre* de Pradon, Hyppolyte adresse à Aricie :

« Depuis que je vous vois j'abandonne la chasse,
» Ou, si j'y vais, ce n'est que pour penser à vous !... »

» Seulement, moins heureux que le jeune Hyppolyte, moi je ne chassais plus du tout et je ne voyais jamais les objets de mon double amour.

» Le printemps arriva.

» Vous savez qu'à cette époque de l'année, où la nature se rajeunit et se transforme, — où la sève, circulant dans les jeunes pousses, éclate en puissantes végé-

tations, — où la brise court, tiède et parfumée, sur les campagnes qui verdoyent, — où les oiseaux préludent par de tendres chansons à leurs accouplements amoureux, — des flammes inconnues amollissent les cœurs les plus durs, et la nature, par toutes ses voix, donne à l'homme l'ordre d'aimer.

» Hélas!... je n'avais pas besoin d'obéir.

» J'aimais d'avance et je n'aimais que trop!

» Seulement, quand ces ardeurs nouvelles se joignirent aux feux qui me brûlaient déjà, toutes les résolutions que j'a-

vais formées et dans lesquelles j'avais eu la force de persévérer jusque-là, malgré les souffrances que me causait ce courage, fondirent comme de la cire sous les rayonnements d'un brasier.

» Je me sentis dominé par une invincible fascination.

» La maison de madame Simon exerçait sur moi cette attraction puissante que le pôle nord exerce sur l'aiguille aimantée de la boussole.

» Je compris que toute résistance serait vaine.

» Il fallait céder à cette irrésistible impulsion, — ou mourir.

» Mais les cœurs que l'amour domine sont sans courage devant la mort.

» Je partis.

» Ce n'est pas un livre que j'écris, Réné, — c'est une histoire que je raconte, et cette histoire, c'est la mienne...

» Je ne me suis point donné la mission de disséquer pour vous les fibres humaines et de vous faire assister à l'analyse de mon cœur...

» Sans cela je vous parlerais pendant tout un jour des sensations étranges et multiples qui s'éveillèrent en moi au moment où j'aperçus de loin, à travers une éclaircie de la forêt de sapins dans laquelle

j'étais engagé, le toit agreste et les blanches murailles de la maisonnette de madame Simon.

» Mais, à quoi bon ?...

» Je vous dois un récit et non point un cours complet de psychologie et de philosophie analytique.

» Qu'il vous suffise de savoir qu'une joie immense, mêlée d'un peu de frayeur et de beaucoup de remords, inondait mon âme en ce moment.

» L'humble demeure où tendaient mes pas avait bien changé d'aspect, depuis le jour où j'en étais sorti, si faible encore et si souffrant. —

» De sombre et presque terrible qu'il semblait alors, le paysage était devenu doux et gracieux.

» Au lieu de l'immense tapis de neige sur lequel tranchait d'une façon lugubre la noire verdure des sapins, des gazons d'une nuance d'émeraude s'étendaient comme un lit de mousse jusqu'à *la Dent-du-Chien* qui avait perdu son cachet de sauvage horreur et ne formait plus qu'un détail pittoresque dans le paysage.

» Je m'arrêtai peu, du reste, à contempler ces beautés d'une nature vierge et grandiose.

» Ce n'est ni sur des rochers, ni sur des

forêts, ni sur des horizons, que mes regards brûlaient de se fixer.

» Je hâtai le pas.

» En moins d'une demi-heure j'atteignis la demeure de madame Simon.

» J'avais le fusil sur l'épaule et je m'étais fait accompagner de deux chiens de chasse.

» Ces braves compagnons arrivèrent une ou deux minutes avant moi à la grille, et tout un dialogue d'aboiements sonores et de grognements sourds s'engagea entre eux et *Fidèle* qui, depuis l'intérieur du jardin, semblait disposé à les accueillir en ennemis.

» Je me montrai et la scène changea.

» *Fidèle,* avec cet instinct de sa race qui équivaut presque à une intelligence humaine, reconnut en moi l'hôte de ses maîtresses et ses hurlements de colère se changèrent aussitôt en cris de tendresse et de bonne réception.

» J'ouvris la porte et je pénétrai dans la petite avenue qui conduisait au perron.

» *Fidèle* s'élança littéralement à mon cou, me lécha le visage et les mains, et m'accabla des témoignages de sa sympathie.

» Le croiriez-vous, Réné, j'eus la faiblesse de me figurer pendant un instant

que la tendresse non équivoque de ce brave et vigilant gardien provenait de ce qu'il avait dû entendre prononcer mon nom souvent et avec affection !...

» Je jetai un coup d'œil circulaire autour du jardin.

» Il était désert.

» Je marchai droit à la maison et j'entrai.

» Dans le vestibule, je me trouvai face à face avec une jeune fille.

» C'était Marie.

» Elle me reconnut, — elle poussa un faible cri et laissa s'échapper de ses mains

un vase de grès rempli de lait frais et écumeux.

» Le vase se brisa et mes chiens se mirent à lécher avidement le liquide répandu sur le carreau.

» Marie était devenue très-pâle.

» Il me sembla qu'elle chancelait.

» Je me précipitai pour la soutenir, je la pris dans mes bras et, presque sans savoir ce que je faisais, je la pressai sur ma poitrine avec un mouvement passionné.

» La jeune fille se dégagea doucement de cette amoureuse étreinte.

» Ses yeux s'attachèrent sur les miens

avec une expression indéfinissable, et elle balbutia :

» — Vous, monsieur Maxime !... vous, ici !...

» — Oui, ma chère Marie, moi-même...

» — Est-ce possible ?...

» — Mais, sans doute... — Pourquoi vous en étonner ainsi ?...

» — Je croyais que vous ne reviendriez jamais...

» — N'avais-je pas promis le contraire?...

» — C'est vrai...— dit Marie en secouant pensivement la tête.

» — Eh bien?...

» La jeune fille ne répondit pas d'abord.

» Un nuage de tristesse passa sur son front. — Ses longues paupières s'abaissèrent à demi sur ses grands yeux, puis elle dit :

» — Comme ces dames vont être contentes de vous voir !...

» L'accent avec lequel ces paroles furent prononcées me frappa.

» — Et vous? — m'écrai-je, — et vous, Marie, n'en êtes-vous pas contente aussi?...

» — Moi, monsieur Maxime, — répondit-elle avec une évidente amertume, — oh! moi, est-ce que je compte?...

» Ce peu de mots fut pour mon esprit et pour mon cœur une révélation toute entière.

» Je compris que Marie m'aimait.

» Je devinai que durant ma longue absence il avait été question de moi bien souvent entre les deux jeunes filles, — que Marie avait cru lire dans le cœur innocent de Marguerite un amour pareil au sien, et qu'elle s'était dit humblement que, si une semblable rivalité s'engageait entre elle et sa jeune maîtresse, elle serait

vaincue à coup sûr, elle la pauvre servante.

» A cette pensée, une sorte d'éblouissement orgueilleux s'empara de moi.

» Être aimé tout à la fois de Marguerite et de Marie, c'était trop de bonheur !... c'était à n'y pas croire !...

» Et pourtant, j'y croyais.

» La douce voix de Marie me tira de cette vision amoureuse qui commençait à me bercer sur ses ailes d'or.

» — Monsieur Maxime, — me dit-elle, — voulez-vous monter ?...

» Je tressaillis comme au sortir d'un rêve.

» — Monter? — répétai-je sans trop savoir ce que je disais.

» — A moins que vous ne préfériez attendre au jardin...

» — Est-ce que ces dames sont en haut?...

» — Non, elles sont sorties.

» — Pour longtemps?...

» — Pour une heure encore, peut-être... — Mademoiselle Marguerite a accompagné sa mère à l'église de Valleboy, à une demi-lieue d'ici...

» — Alors, — répondis-je, — montons...

» — Vous savez le chemin du salon, — me dit Mârie en s'effaçant pour me laisser passer.

» — Est-ce que vous ne venez pas avec moi ?...

» — Comme vous voudrez... — me répondit la jeune fille d'une voix tremblante.

» Et Marie me suivit, tandis que je montais lentement l'escalier en m'appuyant à la rampe, car il me semblait que j'étais redevenu faible comme aux jours déjà lointains où je m'étais trouvé dans cette maison pour la première fois.

# Marie.

## XI.

### MARIE.

— Le salon, — poursuivit Maxime, — était cette même chambre dans laquelle, quelques mois auparavant, on m'avait apporté presque mort.

» Il servait de chambre à coucher pour les hôtes bien rares que le hasard amenait de loin en loin chez madame Simon.

» Il n'y avait rien de changé dans l'ameublement de cette pièce, et cependant son aspect n'était plus le même qu'aux jours de l'hiver précédent.

» C'est que, par les fenêtres largement ouvertes, un radieux soleil répandait à flots sa lumière et faisait resplendir les moindres objets dans une atmosphère rayonnante et dorée.

» Des chants d'oiseaux, doux et joyeux, et les parfums printaniers de la nature ressuscitée semblaient se réunir pour caresser à la fois tous les sens.

» Sur la cheminée, dans des vases de faïence grossière, d'énormes gerbes de fleurs attiraient et charmaient le regard par leurs couleurs vives et fraîches.

» L'Enfant-Jésus de cire, dont je vous ai déjà parlé, semblait sourire au milieu de ces bouquets charmants qui lui faisaient une niche embaumée.

» Tout cela composait un tableau poétique et délicieux que je n'oublierai de ma vie.

» Je posai mon fusil dans un coin. — Je me débarrassai de ma carnassière et je m'assis près de la fenêtre.

» Mes deux chiens étaient restés dans le

jardin où ils jouaient fort bruyamment avec Fidèle.

» De la place où je me trouvais je voyais la grille d'entrée et le sentier par lequel madame Simon et Marguerite devaient revenir.

» Mon regard parcourut ce sentier dans toute sa longueur.

» Aucun être vivant ne s'y montrait encore.

» Marie suivit la direction de ce regard, — elle comprit sans doute que ma pensée errait au loin, car elle me dit d'une voix douce et timide :

» — Je vous l'ai déjà dit, monsieur

Maxime, ELLES ne reviendront que dans une heure...

» Cette voix retentit dans mon cœur et Marguerite fut oubliée.

» Je levai les yeux.

» Marie était debout devant moi dans une attitude charmante d'embarras et d'indécision.

» En voyant mes yeux se lever sur elle, Marie avait baissé les siens.

» Elle semblait regarder avec une attention extrême le bout de son petit pied, qu'à coup sûr elle ne voyait pas.

» Elle jouait distraitement avec l'une des

nattes de ses longs cheveux noirs, si doux et si soyeux, qu'elle enroulait autour de ses doigts.

» Je la contemplai pendant quelques secondes avec une admiration muette.

» Depuis mon départ une transformation véritable s'était opérée dans sa beauté.

» Son merveilleux visage avait pris une expression nouvelle et que je ne lui connaissais pas encore; — il s'était en quelque sorte *idéalisé*.

» Une pâleur exquise et transparente avait remplacé le coloris un peu vif de ses joues.

» Une teinte azurée marbrait délicate-

ment le contour de ses paupières et semblait décéler les ravages d'une pensée intérieure qui devait souvent chasser le sommeil.

» Je n'hésitai point à attribuer à l'amour cette magnifique métamorphose, — et cet amour, je n'en pouvais douter, c'était moi qui l'avais inspiré.

» Marie sentit que mon regard pesait sur elle et descendait jusqu'à son cœur.

» Une teinte rosée, qui bientôt devint écarlate, envahit son cou, puis ses joues, et atteignit par degrés le sommet de son front si pur.

» J'aurais voulu faire cesser cet embar-

ras pudique que je causais et que je partageais.

» Mais, le moyen ?...

» J'étais presqu'aussi jeune que Marie et ma timidité égalait à peu près la sienne.

» L'expédient qui se présenta à mon esprit n'atteignit guère, ainsi que vous allez le voir, le but qu'il se proposait.

» Autour du joli cou de Marie j'aperçus un étroit ruban de velours noir dont l'extrémité se perdait dans son corsage.

» — Qu'est-ce donc que ce petit ruban, Marie ? — lui demandai-je tout-à-coup, croyant lui adresser ainsi la question du monde la plus insignifiante.

» Marie releva vivement les yeux et porta la main à son cou.

» — Ce ruban?... — murmura-t-elle.

» — Oui.

» La jeune fille ne répondit point et son embarras parut redoubler.

» Un sentiment jaloux, le premier que j'eusse jamais ressenti, s'empara de moi.

» J'insistai.

» — Marie, — répétai-je, — ne voulez-vous donc pas me dire ce que c'est que ce ruban, et ce que vous y portez suspendu?...

» Peut-être le soupçon qui venait de me

traverser le cœur éclata-t-il dans l'accent de ma voix.

» Toujours est-il que Marie s'écria aussitôt avec empressement, comme si je venais de lui donner un ordre impérieux :

» — Oh ! si, monsieur Maxime, je le veux, je le veux bien !...

» Et en même temps ses doigts tirèrent du frais sanctuaire de sa gorgerette l'extrémité du ruban de velours.

» A ce ruban appendait une petite croix d'or...

» La même que j'avais détachée des breloques de ma montre pour la donner à la

jeune fille en quittant la demeure de madame Simon.

» Une joie immense envahit tout mon être et éclata dans mes regards.

» Marie vit cette joie, — elle la partagea, — son visage devint radieux et ses yeux étincelèrent comme des diamants d'azur.

» — Vous m'aviez dit, — murmura-t-elle, — vous m'aviez dit de la porter en souvenir de vous...

» — Et ce que je vous avais demandé vous l'avez fait, Marie...

» — Vous le voyez, monsieur Maxime...

» — Vous pensez donc à moi, quelquefois?...

» — Oh! toujours!...

» Ces mots s'échappèrent du cœur de la jeune fille avant qu'elle ait eu le temps de les retenir.

» Elle comprit bien qu'elle venait de se trahir et sa confusion redoubla.

» Elle était belle, en ce moment, comme l'eût été la déesse de la Pudeur surprise par un indiscret en flagrant délit d'abandon.

» Un séducteur de profession n'eût point manqué de tirer un parti immédiat de la

treinte d'une grâce primitive et d'une naïveté rustique :

La terre se fait belle,
Le doux printemps est de retour !...
Revoici l'hirondelle,
Compagne du premier beau jour !...
Déjà vole l'abeille
Sur chaque fleur, tour-à-tour !...
La terre se réveille,
Le doux printemps est de retour !...

« Je reconnus cette voix, sans avoir besoin d'interroger le sentier de la campagne par la fenêtre ouverte...

» En même temps, je regardai Marie.

» Son regard fixe exprimait une profonde et douloureuse angoisse.

» Une violente contraction nerveuse dé-

composait son beau visage dont la pâleur était devenue livide.

» Elle aussi, reconnaissait la voix et la chanson ! — Elle aussi, devinait mon double amour et frissonnait comme une jeune lionne à l'approche de sa rivale.

» La chanteuse reprit, mais, cette fois, beaucoup plus près :

Salut, printemps que j'aime,
Saison des parfums et des fleurs !...
C'est le bon Dieu qui sème
Dans les airs tes douces senteurs,
C'est le bon Dieu lui-même
Qui te peint de mille couleurs !...
Salut, printemps que j'aime,
Saison des parfums et des fleurs !...

» J'entendis qu'on ouvrait la porte du jardin.

» La voix commença une troisième strophe :

Déjà sous la feuillée,
Se forment les nids pleins d'espoir...

» Mais elle n'alla pas plus loin.

» Le murmure des joyeuses caresses de *Fidèle*, auxquelles se mêlaient les aboiements de mes deux chiens, interrompirent la chanteuse.

» — Ma mère, ma mère... — s'écria Marguerite, car en effet c'était bien elle qui venait d'arriver — voyez donc!... il y a quelqu'un ici...

» — Quelqu'un!...qui donc?...—murmura madame Simon.

» Puis elle appela :

» — Marie !... Marie !...

» La jeune fille, qui jusqu'à ce moment avait paru changée en statue, bondit soudainement à l'appel de sa maîtresse.

» Mais avant de s'éloigner elle me dit tout bas, et d'une voix épouvantée et suppliante :

» — Ne dites pas que vous m'avez vue... ne dites rien... ne dites rien !...

» Et elle s'enfuit.

» Qu'aurais-je pu dire ? et quel secret la pauvre Marie avait-elle donc à cacher ?...

